

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

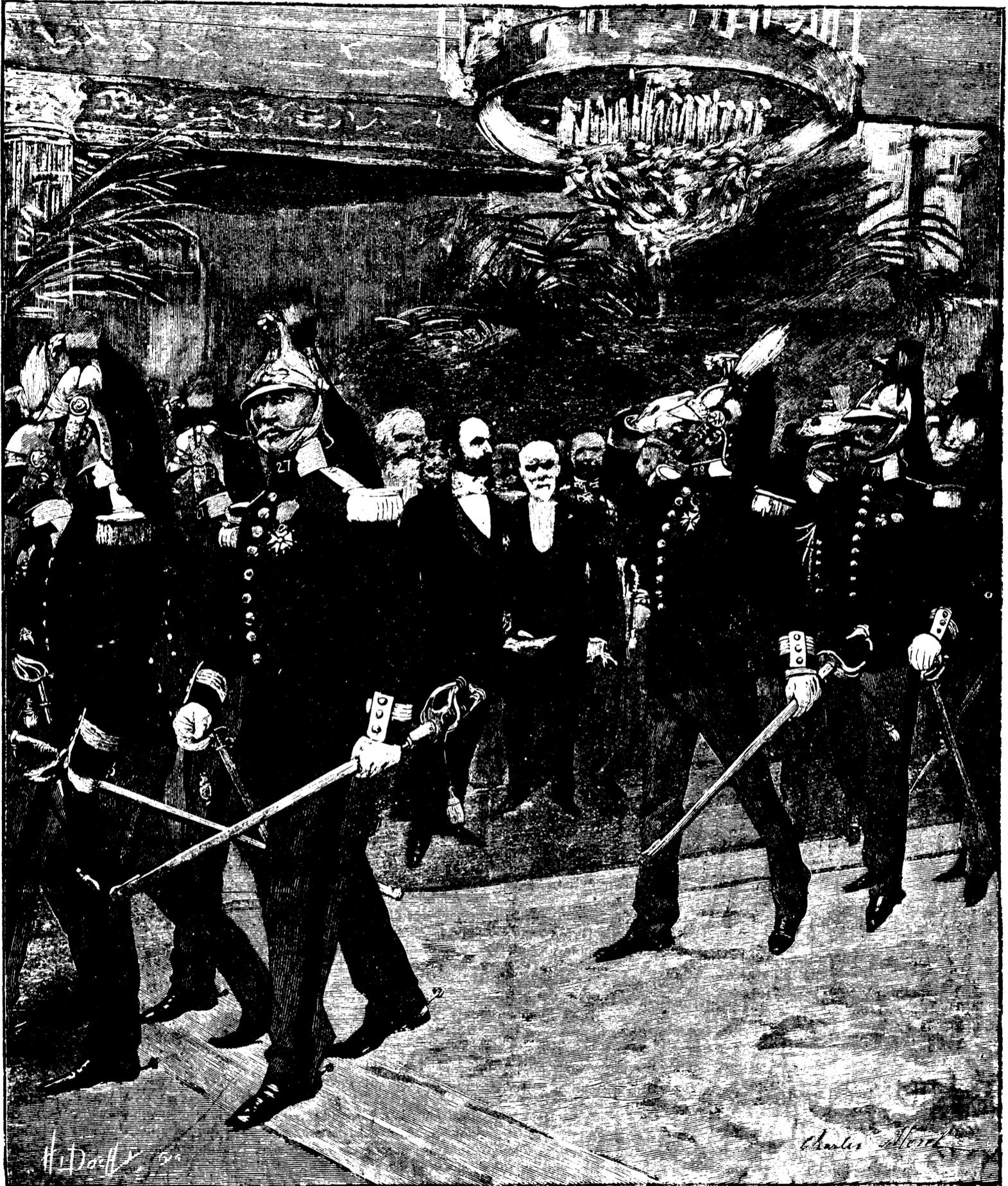
Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

9^{ME} ANNÉE, N^o 457 — SAMEDI, 4 FEVRIER 1893

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



L'ARMÉE : NOUVELLE TENUE DES DRAGONS

LA JOURNÉE DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE (1^{ER} JANVIER 1893)

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 4 FEVRIER 1893

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Préface : Avez, par Gaston Damiens.—Chronique : Tout passé, par Viollette.—Carnet du "Mond Illustré," par J. St. E.—Allant au bal, par J. St. E.—Eh s du Panama, par J. St. E.—Nouvelles Canadiennes : Un drame à la chaudière, en 1825, par Régis Roy.—Les tribulations de René Jonas par Gilberte.—Découvertes et inventions (avec gravures), par Alcide Chausse.—Ode : Le thé, par M. S. E. El-tone.—Les deux blessés, par Louis Tesson.—Histoire pour les imbéciles, par Grand Serin.—Le kangourou boxeur (avec gravure), par J. St. E.—Notes et Faits.—Choses et autres.—Feuilletons : Les mangurs de feu, par Louis Jacoliot ; La belle ténébreuse, par Jules Mary.—Problèmes d'ch es et de dames

GRAVURES.—La journée du président de la République française ; L'armée navale de la marine des dragons.—Le scandale de Panama : L'arrestation de M. Fontaine ; M. Sanson et de sa cellule, à la prison de Mazas.—Allant au bal.—Gravure du feuilleton.

PRIMES AUX LECTEURS DU "MONDE ILLUSTRÉ"

LE MONDE ILLUSTRÉ n'emploie pas de sollicitateurs pour étendre sa circulation.

Il réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents.

Tous les mois, LE MONDE ILLUSTRÉ fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant qu'il a ainsi économisé.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs et afin que les efforts individuels ou de groupe ne soient pas frustrés, chaque exemplaire est numéroté, en sorte que la part de chance de chacun est absolument sauvegardée.

Nous avons d'abord eu l'idée de créer des prix de concours à ceux qui nous feraient parvenir le plus grand nombre d'abonnés ; mais nous avons constaté l'injustice de ce mode pour les villages ou les centres trop peu nombreux, qui seraient toujours dans la minorité. Pour égaliser les chances, tous sont mis sur le même pied de rivalité, et c'est le sort qui décide entre eux. Nous préférons la multiplicité des agents divisant leur travail et leurs résultats à l'excellence d'un nombre limité de travailleurs.

NOS PRIMES

LE CENT-QUATRIÈME TIRAGE

Le cent-quatrième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de JANVIER), aura lieu samedi, le 4 FEVRIER à huit heures du soir, dans la salle de l'UNION SAINT-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elisabeth.

Le public est instamment invité à y assister ; entrée libre.

ENTRE-NOUS.

* * "Voici venir le temps" où les hôteliers se demandent s'il se trouve, dans leur quartier, vingt-cinq "honnêtes gens" qui consentiront à signer la demande qu'ils sont obligés de faire chaque année, dans le mois des poissons, pour obtenir, moyennant finances, le droit d'empoisonner leurs semblables—non hôteliers.

Empoisonner est peut-être un peu fort, et je n'ai

aucune objection à le remplacer par abreuver—moyennant finances, plus que jamais.

Entre-nous, cette coutume, imposée par la loi, de demander tous les ans la même chose, avec les mêmes formalités, est assez absurde, mais c'est la loi, création humaine très respectable, même dans ce qu'elle a de plus suranné et de ridicule.

Si insensée que soit, en effet, une loi, elle a toujours des défenseurs qui, armés de bons principes (?) trouvent des arguments irréfutables pour sa conservation jusqu'à ce que des législateurs, moins savants, mais plus sensés, la remplacent par une autre, meilleure quelquefois, pire le plus souvent.

* * Enfin, la loi veut que, tous les ans, des honnêtes gens, mammifères, genre homme, variété hôteliers, demandent la permission de prier le percepteur du revenu, de vouloir bien leur faire l'honneur d'accepter deux, trois ou quatre cents piastres pour vendre du whiskey, sans compter les taxes générales, spéciales, droits de douane, d'accise, de corporations, etc., tout cela calculé de manière à ce que un gallon d'alcool qui revient en fabrique à, mettons trente cents, produise en détail quinze piastres.

Et ce verre que vous payez si cher, ne vous donne même pas droit à une chaise, pour l'avaler—le verre, pas la chaise—car l'usage, un usage qui a force de loi, dans notre pays, exige que l'on boive debout, au comptoir ; et jamais, le *Marche, marche*, de Bossuet, n'a mieux été mis en pratique que sous notre ciel tourmenté.

Il faut marcher, même en buvant.
Eh bien, c'est une absurde coutume !

* * Nous le disions, un soir, après un bon dîner savouré à l'hôtel de Normandie, chez Mme Deperrouzel, et nous en étions arrivés au moment si heureux où l'on se sent disposé à causer d'un tas de choses, poésie, sciences, art, économie politique ou sociale, et... à renverser tous les gouvernements.

On parlait donc de la tempérance des Français et de l'intempérance des Anglais.

Où le mal ? où le remède ?

Dieu merci, les avis étaient partagés, car, sans cela, pas de discussion possible, mais ils l'étaient tellement que chacun avait son opinion, différente de celles des autres, comme cela se passe toujours dans une réunion d'êtres humains, n'ayant aucune prétention au crétinisme, mais où en était cependant arrivé à la division en deux camps : les partisans du café, genre français, les adeptes du bar, genre anglais.

On discutait, on parlait, on s'embrouillait, on "se mêlait," en bon Canadien, quand notre ami, Henri de Puyjalon, nous fit signe qu'il avait une idée à exposer.

Il se versa d'abord une pleine rasade
D'un vieux vin velouté, et puis....

il commença :

"Messieurs et chers ahuris.

"Voici l'opinion qui est mienne et que vous devez partager, sous peine de passer pour de vulgaires idiots : Les cafés européens sont des œuvres philanthropiques et moralisatrices. Ils ont rendu à la société les services les plus précieux. Les bars américains, au contraire, ont puissamment contribué à l'affaiblissement social. Ils ont toujours été les principaux agents de l'ivrognerie la plus ingratitude et la plus basse.

"Au café, l'on étanche sa soif ; dans le bar, presque toujours on satisfait une honteuse passion. Au café, on se grise quelquefois, au bar on se saoule toujours.

"Le café parisien a plus fait pour la science que l'Académie et l'Institut. Sans lui, ces institutions encore vivaces, malgré la décrépitude désolante des immortels qui en occupent les sièges vermoulus, eussent sombré dans l'oubli profond qui naît de la superfétation et de l'inutilité sénile.

"Suivez dans la vie les hommes les plus remarquables de notre siècle, et vous constaterez sans difficulté que leur patriotisme ou leur talent, leur intelligence ou leur vertu, prirent naissance, se

développèrent et atteignirent les sommets les plus élevés du Génie, au café.

"Nul lieu n'est mieux compris pour les luttes de l'intelligence et de l'esprit. Nul lieu mieux approprié pour servir de refuge à la pudeur en péril.

"C'est au café que se réunissent tout ce que la jeunesse de Paris possède de jeunes hommes énergiques, désireux de se lancer dans les chemins difficiles de la science pure, ou avides d'arriver au plus vite sur les voies enivrantes de la politique ou de l'éloquence des prétoires. C'est au café que se réfugie le provincial qu'alarment et qu'édulcorent les œillades féminines des prêtresses trop dégénérées de Vénus aphrodite. Au milieu des lueurs fulgurantes qui s'échappent des mille becs incandescents qui répandent à flots leur lumière sur les lambris de café, leur vertu se rassure et la vision tentatrice regagne l'obscurité.

"C'est au café que viennent discuter des plus puissants affaires les disciples de Plutus aux doigts crochus. C'est autour des cafés que naissent les industries du prolétaire. C'est du café que partent chaque matin les reliefs quelquefois exquis qui vont porter l'abondance, la joie et la satisfaction du plus légitime des besoins, l'appétit, dans les hôpitaux et dans le sein des familles besoigneuses que la vieillesse ou la maladie tiennent éloignées des luttes laborieuses de chaque jour.

"C'est au café que j'ai vu Jean Moréas, à qui nous demandions des vers, improviser sur un coin de table la pièce que cite mon ami Goudeau dans ses *Dix ans de bohème*, et que je vais vous réciter :

Je chante les étés brûlants, les lourds étés,
Qui font mûrir, là-bas, le noir raisin des treilles,
Et s'épanouir les précoces pubertés.
Je chante les étés des Cyclades vermeilles.

Derrière les massifs de pins et de sureaux
Où du portique ancien on voit les astragales,
Couchés dans les blés nâtres, ramblent les taureaux
Aux chants entr'ouverts des bavardes cigales.

Tout le long des taïns plantés de bouleaux b'arcs,
Parmi les charlons roux, les levards en maraude
Scintillent aux rayons de midi acablants,
Comme de fins j'yaux de jaspe et d'émeraude.

Dans les vallons riants de l'île Santorin,
Les files, aux yeux noirs garnis de longues franges,
Par les sentiers perdus où croit le romarin,
Chassent les papillons aux corselets oranges.

Et le fier vagabond à l'œil inquiétant,
Repu des vins cuivrés d'lubriques gitanes,
Sur un lit de fougère, au bord du vert étang
Cherche le doux sommeil à l'ombre des platanes.
Je chante les étés brûlants, les lourds étés
Qui font mûrir, là-bas, le noir raisin des treilles,
Et s'épanouir les précoces pubertés.
Je chante les étés des Cyclades vermeilles.

"C'est dans un atelier transformé en café que nous fondâmes un jour le *Chat Noir*. C'est dans ce lieu inéluctable que Goudeau, Montancey, Haraucourt, Samson, Willette, Ponchon, Champsaur, etc., venaient oublier les luttes du génie contre la misère, retremper leur talent aux étincelles de la camaraderie et de l'amitié. C'est au Café Latin que nous eûmes, pour la première fois, l'idée de fonder cette réunion étrange d'êtres disparates et intelligents qui firent la joie du quartier pendant quelques mois, sous le nom d'Hydropathes, bientôt changé contre celui d'Isutes.

"Après tout cela, osez encore me parler de votre bar, aux allures de bouge, aux agglomérations bacchusiennes de flacons, réceptacles des plus odieuses boissons. De votre bar clos comme un autre, où l'on ne pénètre qu'avec hypocrisie, où l'on boit debout, avec précipitation, avec honte, et d'où l'on sort, comme Silène, en titubant."

Et Henri de Puyjalon fit une pause, dont on profita pour le prier de s'asseoir, car il était remonté pour quelques jours.

Ces idées qui lui appartenaient en propre et que je n'ai fait que reproduire, très imparfaitement, sont bien pâles, quand elles ne sont pas accompagnées du débit, du geste, de la vivacité, de l'énergie et de la voix sonore de leur père, mais elles contiennent du bon et du vrai et j'ai cru devoir vous les servir en chronique, dans l'espoir que vous vous éloignerez du bar.

LÉON LEDIEU.

AVEUX

A MADEMOISELLE C. H.

Si je disais tout bas : vous incarnez mon rêve,
Vous êtes l'idéal depuis longtemps rêvé ;
Et des que je vous vis, — la minute fut brève, —
Ce qu'en vain je cherchais était enfin trouvé.
Si je vous répétais : vos grands yeux noirs et doux,
Vos cheveux blonds qu'un vent fu quelquefois dérange
Me font songer au ciel, me font songer à l'ange,
Me croiriez-vous ?

Si je vous murmurais : mignonne, je vous aime !
Oui, vous avez séduit mon cœur désenchanté,
Lui que je croyais mort, — c'est la vérité même, —
Sans votre long regard encore à pa pitié ;
Si la main dans la main, tremblant, à vos genoux,
En vous offrant mes vœux, mon cœur, toute mon âme,
Je disais mon amour je vous disais ma flamme,
M'aimeriez-vous ?

GASTON DAMOUR.

CHRONIQUE

TOUT PASSE



TOUT passe, tout s'éteint, tout se précipite avec une rapidité vertigineuse dans les profondeurs de l'oubli.

La douleur seule semble s'obstiner, s'attacher à nos pas et nous poursuivre incessamment, et cependant elle passe et s'évanouit comme les joies les plus enivrantes.

Ainsi, les plaisirs, les honneurs, les déboires, les ris et les pleurs, les chants et la gaieté, l'heureuse insouciance des quinze ans, ceux qu'on a aimés et qui nous ont aimés, enfin, les amis qu'on croyait sincères, tout disparaît sans retour ! Oui, tout passe, tout !... même l'amitié !

J'avais cru, pourtant, que c'était un don du ciel, fait pour ado cir les amertumes de la terre, mais le monde égoïste et pervers ne l'a pas compris ; il a méconnu ce don divin comme il abuse de tout ce qui est noble et beau ; il en a méprisé la tendre effervescence. Ici-bas, l'amitié comme la reconnaissance est un vain mot. Il faut donc, en ce bas monde, fermer son cœur à tout ce qui passe ? Il faut surtout... ne pas se reposer sur la sincérité d'un ami, oh ! non, les amis ne sont pas de ce monde. Ceux qui m'étaient fidèles sont passés, hélas ! Je ne crois plus à la sincérité des amis fin de siècle. Pour y croire, il me faudrait les preuves évidentes d'une amitié nouvelle capable de me faire oublier celle qui était vraie et durable.

Je ne veux pas chercher, car je le sens bien, je n'aurais pas la force de ce courageux Pedro pour recommencer la lutte, ce serait en vain, je serais trop tôt vaincue. Pourtant, je suis bien jeune encore !

On me reproche d'être sceptique, d'avoir des idées de poète, d'être d'une mélancolie qui ne convient pas à mon âge, et voilà qu'au même instant on m'accuse, gamine, de dire trop haut ce que je pense, d'être piquante comme une mouche, enfin, on me trouve une petite personne insupportable ! Je suis donc tout ce que l'on veut... de vilain ? Mo Dieu ! que je plains les personnes qui m'entourent ! Comme elles doivent souffrir ? Et comment se corriger de ses défauts au siècle où nous vivons ? Impossible, ça sent trop le commencement du dix-huitième siècle où régnait le fameux Louis XV ! Mais chut ! cela ne me regarde pas. D'ailleurs, ce sujet est beaucoup trop sérieux, cela n'entre pas dans une tête de moineau. Il n'y entre pas non plus de croire à l'amitié, quand tout n'est qu'ambition et jalousie.

Pedro est plus entêté que je ne le suis, puisqu'il cherche toujours ? Pourtant, je devrais l'être davantage, plus on est jeune plus on est ambitieux.

Il trouvera sans doute, car la persévérance conduit au but. Tant mieux ou... tant pis. Si j'ajoute tant pis, ce n'est pas que ce soit le fond de ma pensée, oh ! non, une gaminette ne fait jamais de mauvais souhaits.

Ce sage Pedro a raison de ne pas pleurer sur moi, puisqu'on ne peut souffrir avant d'avoir aimé.

Il est plus à plaindre que moi, il a souffert puisqu'il a commencé à aimer ? Mais ce héros d'énergie

me défend de le plaindre, je me tais. Un mot seulement. Pourquoi ne sait-on pas mieux choisir ? Il est si facile de voir les impressions d'une femme !

Pour moi, puisque tout passe et qu'il ne faut plus compter sur les nouveaux amis, je me demande si on peut ne vivre que de souvenirs ?... Peut-être, car si, inspirée par ma muse chérie, je murmure en ce moment :

Comme une rose à la suave essence
L'amitié vient parfumer l'existence,

c'est que je garde le souvenir de ceux qui ne sont plus.

Mais qui sait si ces amis, qui paraissent alors si dévoués, auraient toujours été sincères ? Peut-être, s'ils existaient encore, m'auraient-ils déjà trahie ? Lorsqu'on est enfant, presque toujours, on s'aime. Pardon, ô mes chers absents pour ces doutes qui viennent de naître ; non, ils n'existent plus, je veux me souvenir éternellement de vous.

Hélas !... Le souvenir passe également ; il s'affaiblit et peu à peu s'efface.

Comme après un beau jour, le soleil en fuyant trace sur les plaines verdoyantes de lumineux sentiers et retire en tremblotant ses rayons affaiblis ; tel le temps qui passe laisse derrière lui, comme une traînée lumineuse, le souvenir des rêves et des êtres aimés. Puis, plus rien... qu'une idée vague, incertaine des choses que l'on cherche vainement à se rappeler.

Pourquoi donc faut-il que tout s'écroule ainsi ? Mais qu'importent les plaisirs bruyant du monde, le luxe et ses mille attraits, les flatteries perfides, les éloges plus ou moins fardés qui confirment les succès ? A tout cela je dis sans regret : Passez, passez ! mon cœur n'est pas à vous.

Ce qui devrait subsister éternellement, c'est le bonheur paisible du foyer, car rien ne vaut ici-bas les joies pures de la famille, et la franche gaieté qui règne sous le toit paternel est sans rivale.

O temps cruel ! Chaque heure qui s'écoule ne semble-t-elle pas emporter avec elle un lambeau de notre cœur ? Hélas ! oui, car c'est une part de bonheur qui s'envole !

VIOLETTE.

CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Le drapeau étoilé de nos voisins des Etats-Unis vient de s'endeuiller. Celui qui fut l'un des premiers hommes d'Etat de leur république, J.-G. Blaine, est mort le 27 janvier dernier. Nous joignons nos sympathies à leurs regrets sur cette tombe de l'un des fils illustres de l'Amérique, en attendant que, dans son numéro prochain, LE MONDE ILLUSTRÉ reproduise les traits de cette grande et noble figure.

* *

A Sainte-Brigide, de Montréal, la Congrégation des jeunes gens ne manque pas une occasion de promouvoir son avancement moral, par les arts comme par la religion. Lundi, le 6 février prochain, à sa salle, elle donnera une grande soirée littéraire, dramatique et musicale. M. l'abbé Barcelo, l'habile directeur de cette vaillante société, sera le conférencier, et le drame, bien choisi, sera interprété par des amateurs de renom. On peut augurer un franc succès d'intellectuel amusement.

* *

Notre tant estimé collaborateur, Jean Rival, m'adresse la note suivante à propos des succès de notre commun ami, M. Fuster. C'est avec plaisir que je reproduis cela ici.

"Le 21 décembre dernier, anniversaire de la naissance de Racine, le théâtre de l'Odéon, à Paris, a représenté un à-propos en vers, *Une soirée de Racine*, de MM. Charles Fuster et Noël Bazan. Ces petites pièces de circonstance ne se jouent ordinairement qu'une seule fois, et tombent ensuite dans l'oubli. L'acte exquis de M. Fuster, au contraire, a obtenu un tel succès, que la direction de l'Odéon l'a remis aussitôt au répertoire et en donne en ce moment toute une série de représentations

Chaque soir, le succès s'affirme davantage, et ce sont les lettrés, les délicats surtout qui apprécient le charme ému, la grâce distinguée de cette pièce.

"C'est un rien, une simple fantaisie : Racine, dégoûté du théâtre et de la tragédie, aigri par d'injustes critiques, vit retiré avec sa femme, Catherine, dont il n'a su comprendre ni le cœur, ni l'esprit. Un soir enfin, le voyant triste et soucieux, elle lui montre de quelle tendresse et de quel dévouement elle est capable ; elle le ramène à elle, et en même temps lui rend son courage et l'exhorte à écrire de nouveaux chefs-d'œuvre.

Ce qui donne à ce lever de rideau sa grande valeur littéraire, ce sont les beaux vers qui y sont semés à profusion, avec cette richesse et cette maîtrise dont Charles Fuster est coutumier. Je détache cette réplique émue de Catherine, qui fera juger l'œuvre mieux que la meilleure analyse :

Je viens, sans en rougir, t'avouer mes pensées,
Je garde les lettres mais entes mes mains pressées,
J'ose mettre mon front tout à côté de tien,
Je prie en ton amour, et je t'aime mien ;
Je sens, au frêle espoir d'être la seule aimée,
Mon âme te saillir, éperdue et charmée,
Je voudrais, ayant tout, pouvoir tout te donner ;
Ne me demande plus si je sais pardonner !

J. R.

* *

Au cercle Ville-Marie, le 24 janvier au soir, la séance que nous annonçons a eu tout le succès qu'on en pouvait espérer. Malgré la multiplicité des réjouissances carnavalesques de cette époque de l'année l'assistance était assez nombreuse, choisie, et religieusement attentive. Le programme du reste, exécuté à souhait, forçait cette attention. Le conférencier, M. Victor Delahaye, dans son entretien sur "L'art de la parole," théorie et pratique, s'est tenu à la hauteur de sa belle réputation. C'est assez dire comme il a réussi. M. Alcibiade Béique, organiste, de Notre-Dame, au piano, en compagnie de son brillant élève, M. Arthur Deneau, et M. Dubois, violoncelliste, lauréat des conservatoires belges, ont rendu parfaite la partie musicale, avec le concours de M. Saucier dont on a admiré la forte et sympathique voix. "Brouillés depuis Wagram," charmante opérette, a trouvé des interprètes de goût en MM. Goyette, Wilson, Dumouchel et Paquette. Somme toute, un des bons succès du cercle Ville-Marie, qu'il encouragera, j'espère, à rester de mieux en mieux fidèle à ses hautes traditions. J. St.-E.

ALLANT AU BAL

(Voir gravure)

Quelle gaieté folle dans ce groupe de jolies filles se parant pour la fête, qui doit être splendide, puisqu'elles en seront, et où chacune se promet des triomphes à nul autre pareils !

C'est un de ces spectacles où se complait notre esprit, rafraîchi par cet amas de beautés joyeuses, et LE MONDE ILLUSTRÉ a eu la main bonne de le choisir pour en régaler ses lecteurs.—J. St.-E.

ECHOS DU PANAMA

(Voir gravures)

Pour illustrer cette fameuse affaire du Panama, qui a tant de retentissement en France, nous reproduisons d'un confrère parisien ces gravures qui nous montrent deux des principaux inculpés aux prises avec dame Justice.

Marius Fontane en face de son juge, Sans-Leroy dans sa cellule de prisonnier, à Mazas, doivent faire de sérieuses réflexions sur l'instabilité de la fortune, la fortune, surtout basée sur le crime. Ce scandale affreux, que la France lave noblement, aura du moins son bon côté, s'il prévient de pareilles déprédations à l'avenir.—J. St.-E.

Ce qui agit bien est bien. Si la Salsepareille de Hood n'agit pas bien, rien n'agit. L'avez-vous jamais essayée !



UN DRAME A LA CHUTE DE LA
CHAUDIÈRE, EN 1825



PENDANT un peu plus d'un demi siècle, au printemps, d'immenses trains de bois, abattu dans les forêts durant l'hiver, au nord de la rivière Outaouais, descendaient cette rivière et le fleuve Saint-Laurent jusqu'à Québec, où ils étaient vendus ; mais, depuis quelques années, l'on en voit peut-être un ou deux passer

par ici ; les marchands, au lieu de descendre leur bois par voie d'eau, comme auparavant, se servent des chemins de fer, ce qui, sans doute, leur est plus profitable.

Ces trains de bois, connus sous le nom de *cage*, sont composés d'un grand nombre de radeaux plus petits, ayant à peu près quinze pieds carrés.



Rivière Outaouais.—Chute de la grande Chaudière en 1806—Dessin de Geo. Henriot.

Le cours de l'Outaouais et de ses tributaires est accidenté ; aussi, lorsqu'une *cage* arrive à une chute ou rapide, ou encore dans un endroit où les rives se resserrent, on ne la peut faire passer que radeau par radeau ; et, dans le cas d'une chute à sauter, il faut presque toujours, au bas de la chute réparer ou refaire le radeau disloqué partiellement ou totalement par ce saut.

En 1828, et jusqu'à ce que l'on eut construit des digues, creusé des canaux, etc., à l'aide d'une taxe imposée sur le bois qui descendait la rivière, la chute de la Chaudière fut un point dangereux à passer.

* *

Le nom de *Chaudière* s'impose à cette chute, et les sauvages qui la nommèrent ainsi ne pouvaient lui donner un nom plus approprié. Champlain, qui remonta la rivière Outaouais en 1613, nous parle de cette chute, et ce qu'il en dit est si intéressant que je me permets de le citer :

« Nous passâmes, raconte-t-il, un saut, à une lieue des chutes Rideau, qui est large de demi-lieue et descend de 6 à 7 brasses de haut. Il y a quantité de petites îles qui ne sont que rochers âpres et difficiles, couverts de méchants petits bois. L'eau tombe à un endroit de telle impétuosité sur un rocher, qu'il s'y est creusé par succession de temps un large et profond bassin ; si bien que l'eau courant là dedans circulairement, a fait que les sauvages l'appellent *Asticou*, qui veut dire *Chaudière*. Cette chute d'eau mène un tel bruit que l'on l'entend de plus de deux lieues. »

Les sauvages, en descendant la rivière, arrê-

taient ici et faisaient une cérémonie très curieuse, que l'illustre fondateur de Québec décrit dans les termes suivants :

« Après avoir pointé leur canot au bas du saut, ils s'assemblent en un lieu où un d'entre eux, avec un plat de bois, va faire la quête, et chacun d'en mettre dans ce plat un morceau de petun (tabac). La quête faite, le plat est mis au milieu de la troupe et tous dansent à l'entour en chantant à leur mode, puis un des capitaines fait une harangue, remontrant que de longtemps ils sont accoutumés de faire telle offrande, et que par ce moyen ils sont garantis de leurs ennemis ; qu'autrement il leur arriverait malheur, ainsi que leur persuade le diable... Cela fait, le harangueur prend le plat et va jeter le petun au milieu de la Chaudière, et font un grand cri tous ensemble. Ces pauvres gens sont si superstitieux qu'ils ne croiraient pas faire un bon voyage s'ils n'avaient fait cette cérémonie en ce lieu, d'autant que leurs ennemis les attendent à ce passage, n'osant pas aller plus avant à cause des mauvais chemins et les surprennent là : ce qu'ils ont quelques fois fait. »

* *

Les radeaux se réunissaient à la *Baie des Cages*, en haut de la chute, après avoir passé les rapides des Chênes, quatre milles plus loin. Puis, un à un, les radeaux partaient, lentement d'abord, et

la tête ; la victoire resta à Baptiste. Depuis ce temps Rand nourrissait une idée de vengeance, mais Baptiste l'observait et se tenait sur ses garde.

Le radeau descendait rapidement ; nos deux hommes, de leurs rames, le maintenaient au milieu de la rivière. Lorsqu'il fallut pousser le canot à l'eau, Rand y mit tel empressement que si son compagnon n'eût eu l'œil à ses gestes, il serait certainement resté en arrière sur le radeau. Ils avaient un peu trop tardé pour s'embarquer, et ils durent ramer fort. Ils firent, d'abord, un peu de progrès, grâce à leurs forces supérieures, unies dans l'instant du danger ; leurs rames, aux coups vivement répétés, en frappant l'eau, faisaient jaillir des milliers de perles argentées. Sous leurs efforts multiples, les rames ployaient presque à rompre, et bientôt une sueur abondante inonda leurs rudes visages. Les dents serrées, les jambes arc-boutées au fond du canot, et tous les muscles tendus, ils ramèrent ainsi quelque temps. Sentant enfin, qu'ils ne pourraient aborder sur l'île de cette façon, Rand proposa à Baptiste de se jeter à la nage.

Celui-ci y consentit. Au signal donné tous deux s'élançèrent à l'eau.

Baptiste eût l'idée de piquer sous l'eau en biais dans la direction de l'île où le courant serait moins fort qu'au milieu, et où il lutterait avec plus de chance de succès. Il parvint enfin, après s'être bien débattu à atterrir. Il était temps, il n'en pouvait plus.

Rand luttait avec désavantage n'ayant pas eu d'abord la même idée que Baptiste, et de plus étant lesté d'une grosse paire de bottes, il était gêné dans ses mouvements.

A la fin, épuisé, le courant l'emporta, blasphémant et jurant dans son désespoir. Il ne lui restait plus qu'une chance de salut, le rocher surplombant l'abîme, s'il pouvait s'y accrocher, peut-être aurait-il assez de force pour y grimper. Oh ! oui, il en aurait ; dût-il se déchirer les doigts jusqu'aux os, il y monterait.

Emporté par le courant il pouvait toujours se diriger vers le rocher. Il y arrive. Attention !... Rand, dans un suprême effort s'y cramponne. Il tient bon, puis lentement et avec peine il sort de l'eau et tombe épuisé, mais sauf, sur le bord du rocher, au-dessus de la *chaudière* qui bouillonne, furieuse, il semble, de voir sa proie lui échapper.

Quelques jours auparavant, l'on avait tiré d'une semblable position trois hommes qui avaient dû s'y risquer. Le sauvetage s'y était fait au moyen d'un billot attaché à un câble, que l'on avait laissé dériver jusqu'à eux. Ils embarquèrent sur le billot et on tira contre le courant jusqu'à l'île. Le même expédient fut employé pour Rand, mais le billot ne s'arrêtait jamais au rocher. L'on ne savait que faire. C'est alors que Baptiste proposa de descendre sur le billot et de le diriger avec un aviron. Il s'attacha au billot et partit. Son plan fut couronné de succès et, quand il revint, chacun le félicita chaudement.

A quelques jours de là, nos deux connaissances s'amusaient, en compagnie de plusieurs amis de l'équipage, dans l'auberge de la mère Firth, au bout des ponts de la Chaudière, sur la rive du Haut-Canada. D'un mot à un autre, échauffé par la boisson, l'on en vint aux coups. Le trouble commença sur une différence d'opinion entre Rand et un Écossais. Baptiste, imprudemment—car il était le seul Canadien là—s'était mis de la partie et prenait pour l'Écossais. Rand n'osant s'attaquer à l'Écossais, avec un : « *That damned Canadian again,* » courut à Baptiste. Celui-ci, comprenant alors qu'il ferait trop chaud pour lui chez la mère Firth, prit la fuite du côté de Hull, suivi de près par son ennemi, qui l'atteignit sur le pont, vis-à-vis la chute de la Chaudière, et qui lui asséna un violent coup de bâton sur la tête.

Eto rdi, Baptiste chancela ; et avant qu'il tombât à la renverse Rand le saisit et, d'un élan vigoureux, le lança pardessus le pont dans l'eau bouillonnante de la chute, en bas, puis il s'enfuit vers Richmond.

L'on fit une enquête, mais l'affaire en resta là. By-Town en voyait bien d'autres, et c'était trop s'émouvoir et s'occuper deux jours de suite de cette affaire.

Un mois plus tard, l'on vit passer et repasser

* *

Le 24 mai 1828, un samedi, dans l'après-midi, deux voyageurs, John Rand et Baptiste Saint-Pierre, partirent de la Baie des Cages, sur un radeau qu'ils devaient abandonner au point nommé. Rand était un grand gaillard, d'environ six pieds, bien proportionné, et d'une force peu commune. Il avait les vertus inhérentes à sa carrière : il pouvait formuler un juron à faire frayer, et boire avec les plus forts gosiers, et avec cela fanfaron.

Il aimait peu les Canadiens et ne manquait jamais l'occasion de leur causer tous les désagréments en son pouvoir, mais lorsqu'il voulut s'amuser aux dépens de Baptiste, au chantier, l'hiver précédent, il éprouva un échec. Baptiste, quoique de stature moindre que Rand, était vigoureux et très agile, si bien que son adversaire recevant des coups et ne pouvant les rendre à son goût, s'irrita et perdit

sur le pont où s'était déroulée la scène du meurtre, un homme aux habits souillés, déchirés, sans chapeau, gesticulant et parlant tout seul. Ses allures étranges attirèrent bientôt l'attention des passants. Comme l'on s'approchait de ce nouveau personnage, pour savoir qui il était, celui-ci monta sur le garde-fou du pont et, lâchant un cri déchirant, s'élança dans l'eau. Son corps reparut deux jours après, le soir. On le retira de l'eau et on l'inhuma dans le cimetière protestant.

Rand, hanté par le remords ou par des rêves terribles, venait de se suicider. Saint-Pierre était vengé.

Regis Roy

LES TRIBULATIONS DE RENÉ JONAS



RENÉ Jonas est le type de l'homme heureux. Beau, riche, position splendide, il n'aurait rien à désirer s'il n'avait le malheur d'avoir une femme bas-bleu. Pour comble, le pauvre René se soucie peu des beaux-arts et ne connaît pas l'iota en fait de littérature. Aussi, que de scènes dont la domestique est témoin ! ! . . .

Monsieur, (de retour de son magasin).—Adéline !

Adéline.—Monsieur ?

Monsieur.—Où est Madame ? Serait-elle sortie ?

Adéline.—Oui, monsieur. Elle est allée à sa leçon de dessin. Elle ira ensuite au journal X., porter sa copie pour l'édition de six heures et sera de retour pour le souper, car son professeur de chant doit venir à huit heures précises.

Monsieur.—Peste ! A-t-elle donc oublié que nous sommes au mercredi et qu'il y a séance du parlement-modèle ce soir ! Et moi qui fais mes délices de ces assemblées où se déploie le talent de nos jeunes tribuns, et moi qui tiens tant à n'en pas perdre une seule ! Ah ! quelle sottise destinée, ma foi ! m'est échue et quel malheur que ma femme ait un génie supérieur au mien ! . . . Et dire que l'on me croit le plus fortuné des mortels ! Certes, on fait erreur : l'éden n'est pas dans ma maison ! Mais aussi, elle est si fine mouche, ma femme, et sous ces airs d'agneau, qui pourrait deviner le plus enragé bas-bleu ? . . . (S'asseyant et poussant de gros soupirs) La plus grande sottise pour un homme est bien de s'unir par les liens conjugaux à une femme amateur des beaux-arts, à une femme écrivain. Avec ces auteurs en robe, pas de foyer. Je ne suis pas le seul, hélas ! à le constater : j'ai, pour appuyer ma thèse, des littérateurs en renom, des érudits dont l'appréciation a son poids ! . . . (Se levant et arpentant la chambre) Et encore si ma femme n'était qu'écrivain . . . je lui pardonnerais aisément cette toquade et l'étiquette bas-bleu qu'on accole à son nom. Mais voici qu'elle s'est mise dans la tête de devenir pianiste, peintre ! . . . De plus, elle m'a laissé entendre hier que sa voix s'affermirait, devient plus sympathique et que Mme Faussler, notre malheureuse voisine, dont les accents solifiés me cassent le tympan, lui conseillait d'aller voir Monsieur Z., professeur de chant. (Adoucissant sa voix) Tu iras, ma chère, lui ai-je répondu.—Et je reprendrai mes leçons de peinture, n'est-ce pas ? me dit-elle avec cet accent câlin qui me gagne toujours. Vois-tu c'est si chic que de savoir peindre et copier la nature . . . Et je me promets bien de faire un croquis fidèle de ton visage sévère. (Oh ! oh ! mignonne)—Je t'avouerai bien, ma chère, lui répondis-je, que ma bourse est passablement amincie par tes dernières extravagances de toilette . . . cependant, j'y consens. Il ne sera pas dit que je t'aurai refusé un caprice . . . (Marchant toujours et se tordant la moustache) Et tout bas, je vouais à la vindicte publique—ma femme exceptée—ces femmes folâtres, ennemies d'un intérieur calme, et j'envoyais

à tous les esprits infernaux beaux-arts et professeurs ! . . . Malheur à moi qui cherchais une femme cultivée ! . . . (Avec un geste oratoire des plus véhéments) O vous tous, jeunes hommes encore au début de la vie, vous tous qui désirez une compagne sympathique et fidèle, ne cherchez pas, de grâce, parmi les intelligences supérieures, parmi les esprits brillants dont la verve animée fascine ! Cherchez-la plutôt parmi ces natures do ces, à l'âme forte, au cœur aimant ! Cherchez-la parmi . . .

Madame (toute riieuse, entrant subitement).—René, mon ami . . .

Monsieur (arrêtant soudain sa marche).—Qu'y a-t-il, madame ?

Madame.—Ce qu'il y a ? Mais sais-tu que la passion oratoire te gagne et que j'en ai le fou rire ! Il y a un quart d'heure que je suis revenue et bien dix minutes que je t'écoute discourir sur ton malheureux sort. Je t'ai entendu tour à tour grommeler, gronder, te fâcher, médire contre la femme éprise du grand et du beau. Prise d'une subite admiration pour toi, pauvre souffre-douleur, j'allais, contristée, entrer et protester de mon attachement à notre foyer, de mon renoncement aux lettres, lorsque, t'enthousiasmant, je t'entends lancer une diatribe des plus amères à l'adresse de la femme de lettres. Tu l'anathématises presque, et, t'adressant avec une véhémence touchante aux générations futures, tu poses en victime et tu leur recommandes la fuite de ces esprits élevés, de ces caractères fortement trempés qui, tout en faisant le bonheur de la société, ont le défaut, suivant moi, de se reconnaître une intelligence aussi brillante que leur seigneur et maître . . .

Monsieur (ironiquement).—Tu dis aussi brillante pour ne pas dire supérieure . . . C'est cela, ma chère, les rôles sont changés. (Poussant un gros soupir). Où est-il le temps où la femme se contentait de filer sa quenouille ? Aujourd'hui, les femmes envahissent les positions les plus élevées, visant à la présidence, à la magistrature, et que sais-je encore ? La femme est faite pour planer, me dites-vous ! Certainement, je l'admets, et l'homme est toujours son humble vassal ; mais je pose aussi pour principe fondamental que le foyer conjugal doit comprendre le mari et la femme, et non pas seulement le mari ! . . . Assez de ces discussions sur les droits matrimoniaux. J'ai une faim de loup, hâtons-nous de prendre notre souper. Tu sais que c'est aujourd'hui mercredi et que, par conséquent, il y a ce soir séance du parlement-école. On doit y discuter le vote sur le suffrage de la femme et on s'attend à une polémique ardente. Je tiens donc à être présent à l'assemblée.

Madame (mignardant).—Je t'y accompagne, mon chéri ?

Monsieur (tout bas).—Naturellement, elle ne perd rien de ce qui peut alimenter cette soif littéraire qui m'enrage . . . (Haut). Certainement, je n'irais pas seul . . . Si tu savais, ma chère Hortense, ce que me donnent à souffrir ces fantaisies de beaux-arts ! Si tu savais combien la tristesse règne à notre foyer désert ! Que ne travailles-tu plutôt à animer notre intérieur, à en faire un *home* charmant, où je reviendrais avec plaisir, chaque soir, me reposer le cœur et l'esprit ! . . . Dis, ma chère, que tu abandonnes ces rêves chimériques de gloriole, de renommée littéraire . . .

Madame (avec un air décidé).—Je te gardais une surprise. Sache donc, petit fou, que je suis allée payer ma note au peintre X., cette après-midi ; de là, je me suis rendue au journal annoncer ma démission comme collaboratrice régulière . . .

Monsieur (anxieux).—Et ton professeur de chant ?

Madame (riant).—J'ai envoyé Adéline le remercier de ses services. Puisque ma voix a su te charmer jadis, je la garde ainsi et n'ai nul besoin de la perfectionner . . .

Monsieur (souponnant, comme quelqu'un délivré d'un lourd fardeau).—Enfin ! Dieu l'a rendue au foyer, à son devoir et à son mari !



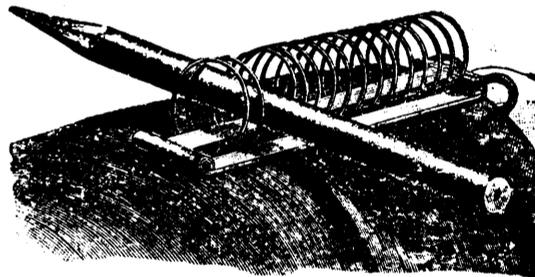
Le *Scientific American*, de New-York, nous donne des détails intéressants sur l'invention de M. William J. McCollum, de Paterson, Etats-Unis.



UN NOUVEL APPAREIL DE SAUVETAGE

L'appareil de sauvetage que M. McCollum vient de faire breveter, marche automatiquement par le poids des personnes se sauvant d'un incendie. L'appareil se place vis-à-vis les fenêtres et remplace avec avantage les échelles en fer, câbles, etc., il consiste en une échelle sans fin contourant autour de deux roues, dont une est au bas et l'autre au haut de la bâtisse ; l'essieu de cette dernière roue traverse le mur de la bâtisse et est guidé par d'autres roues qui empêchent l'échelle de descendre trop vite. On peut attacher aux barreaux de l'échelle des paniers pour sauver les enfants, ou tout autre chose qu'on désire préserver de l'incendie.

Un nouveau porte-crayons vient d'être inventé par M. Isaac W. Housser, de Winnipeg, Manitoba. Il consiste en une bande en métal, sur laquelle est fixé un fil de fer en spirale, avec espaces suffisants pour permettre à un crayon ou à une plume de s'y tenir convenablement.



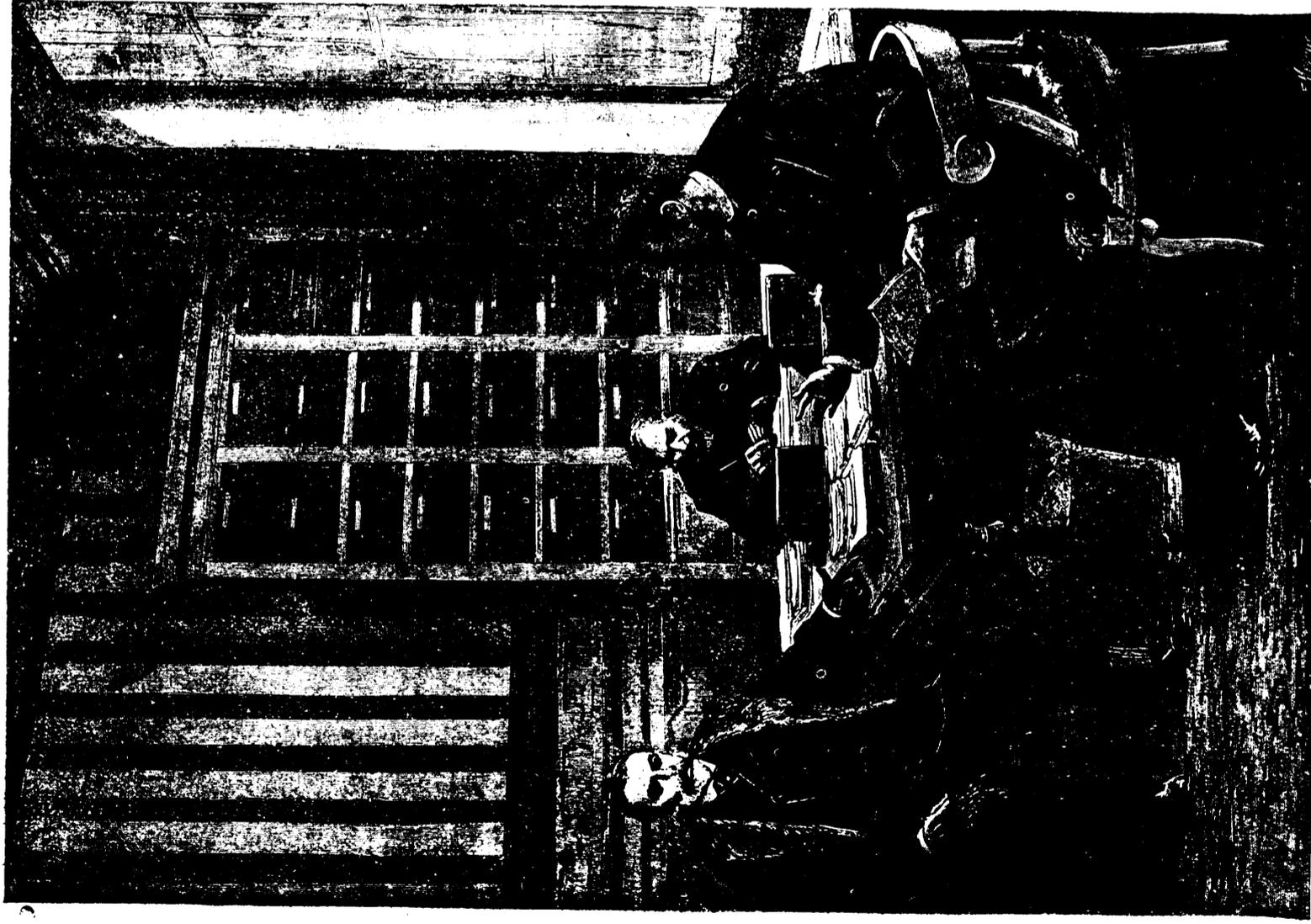
LE NOUVEAU PORTE-CRAYONS DE HOUSSER

Ce porte crayon, comme l'indique la gravure, s'attache à la manche d'un habit, au moyen d'un ressort, qui le retient dans la position indiquée.

Pour éviter que l'encre ne tache la manche de l'habit, on peut mettre une feuille de papier buvard entre le porte crayon et la manche.

Gilberte

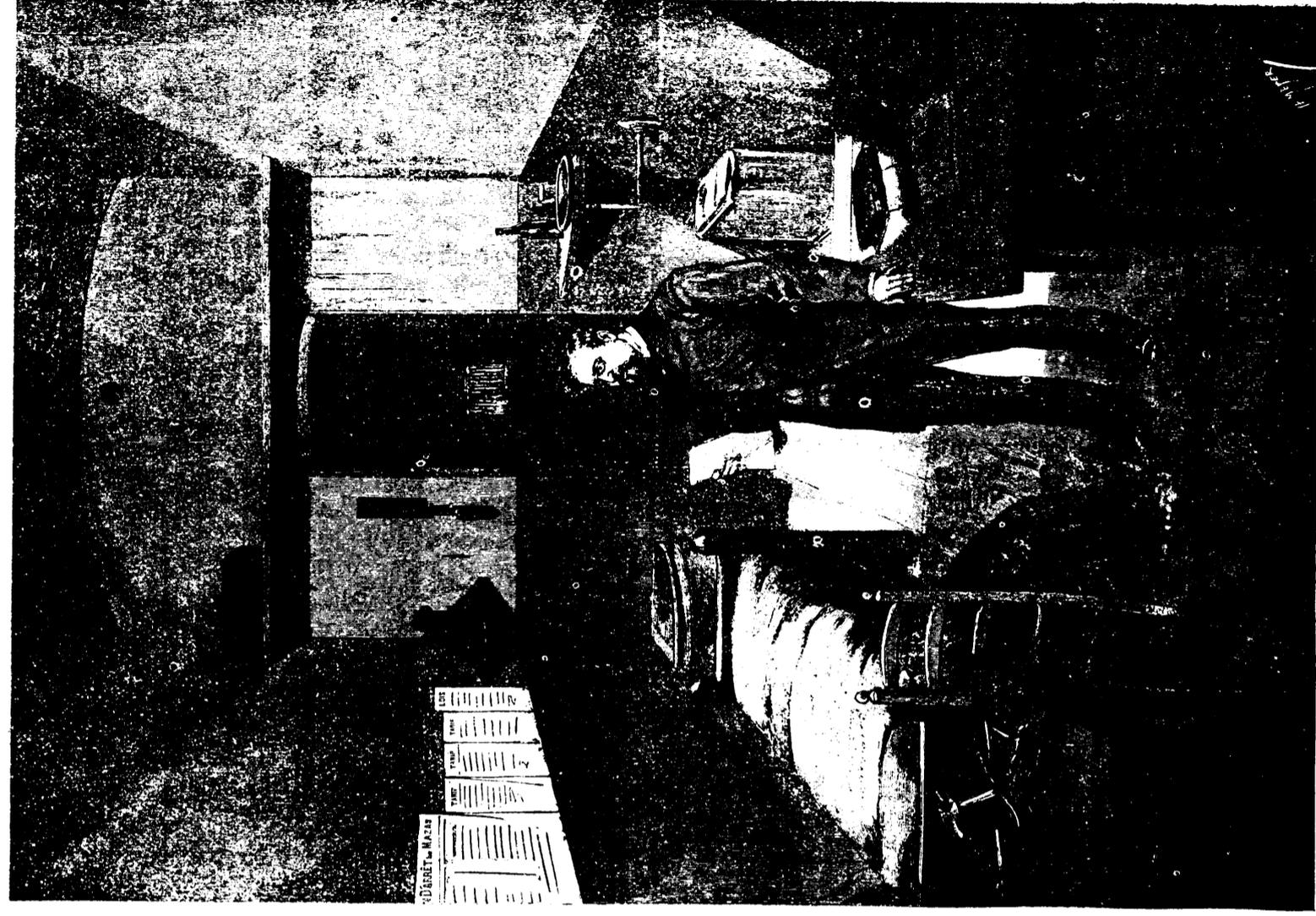
J. Alcide Chauvin



Le cabinet du juge d'instruction M. Frauckeville : Interrogatoire de M. Fontane

LE SCANDALE DE PANAMA

M. Sans-Leroy dans sa cellule, à la prison de Mazas





ALLIANT AU BAL



LE THÉ

C'est un coquet salon paré des grâces mièvres
Dont ce siècle fantasque a bœ l'art ancien.
La coutume est au "five o'clock" : il a le sien ;
Voici le thé fumant dans les tasses de Sèvres.

Avec des airs de chatte, on l'afflure d s lèvres,
Puis, d'un ton plus intime on reprend l'entretien
Qui, minaudant, flattant, et s'amusant d'un rien,
Chasse pour un moment les râlceurs ou les fières :

" Vous êtes en beauté plus que jamais, ce soir !
" Qu'c chapeau vous sied !... " Ainsi coups d'encensoirs,
Madrigaux : tels que des gracieux émissaires,

Vont faire, en toute femme, éclore librement
Sous leurs regards... Que ce serait charmant
Si ces menus propos très doux étaient sincères !

Edmond de Goncourt

Paris, 1893.

LES DEUX BLESSÉS



QUAND Jules revint à lui, il
faisait nuit noire. Il se sou-
leva péniblement sur un
coude, pour sonder du re-
gard les ténèbres environ-
nantes.

Une vive douleur au côté
arrêta son mouvement ; il
y porta la main et sentit
qu'il y avait du sang. Ses
souvenirs lui revenaient un
à un. On s'était battu

ferme dès la pointe du jour, pendant plusieurs
heures ; il avait tiré maints coups de fusil sur les
lignes ennemies, embusqué avec sa compagnie sur
la lisière du bois ; puis, tout d'un coup, il s'était
senti frappé et il était tombé sans connaissance au
 pied d'un arbre. Maintenant, tout, autour de lui,
n'était que ténèbres, immobilité et silence. Il
entrevoit vaguement, ça et là, des corps de sol-
dats, des cadavres sans doute couchés dans les
hautes herbes. La mort planait au-dessus de tout
cela avec une majesté dont le calme terrible était
à peine troublé par le roulement confus d'une can-
onnade lointaine.

La première pensée de Jules fut pour Jeannette.
Il la revit telle qu'il se l'était représentée tant de
fois depuis le commencement de cette malheureuse
guerre.

C'était au moment du départ des réservistes.
Jeannette tout en pleurs était venue se jeter à son
cou, en le suppliant de se ménager, de ne pas s'ex-
poser. Recommandation bien inutile ; mais enfin
il n'était pas encore perdu. Un sourire flotta
dans l'ombre sur ses lèvres pâles devant l'image de
Jeannette, et il sentit sur son front brûlant errer
une douce haleine, comme le dernier baiser de sa
fiancée. La dernière lettre qu'il avait reçue d'elle
était dans la poche intérieure de sa capote, sur son
cœur ; il y porta la main pour s'assurer qu'elle y
était encore.

Cependant, l'aube s'était levée, toute blanche,
toute timide, derrière un rideau de brouillards,
comme si la nature, honteuse des œuvres des hom-
mes, eût voulu couvrir d'un voile de deuil cette
scène de dévastation et de carnage.

Jules se souleva de nouveau et but à son bidon
une bonne gorgée d'eau-de-vie qui l i rendit quel-
ques forces ; puis s'appuyant sur son fusil comme
sur une canne se mit à marcher.

Il avait ainsi péniblement marché depuis dix
minutes à peine, cherchant à sortir du bois, pour
voir s'il n'apercevrait pas au loin quelque maison
où il pût trouver un refuge, lorsque tout à coup,
au détour du sentier qu'il suivait, se dressa la sil-
houette d'un soldat allemand.

Instinctivement, Jules recula d'un pas et se mit
en garde, la baïonnette en avant, puis il avança
vers l'ennemi qui s'était arrêté mais paraissait ré-
solu à se défendre. La colère, le danger décup-
laient les forces de Jules : il ne voulait pas mourir.
Ce fut avec une rage de bête féroce qu'il se
lança sur le soldat allemand. Il lui porta en
pleine poitrine un grand coup de baïonnette qui
l'étendit à ses pieds.

L'arme pourtant n'avait fait que glisser sur la
cuirasse du soldat ; le choc seul l'avait renversé.
Jules ébauchait un mouvement pour le frapper de
nouveau, lorsque soudain la réflexion l'arrêta :

— Non, ce serait trop lâche, fit-il ; cet homme
ne peut pas se défendre : il est complètement
étourdi.

Et il releva son arme.

Une lettre s'était échappée de la main de l'Al-
lemand pendant sa chute. Cela l'intriguait, il la
ramassa et la lut. En parcourant ces lignes, de
douces larmes d'émotion lui mouillaient les yeux,
car il croyait relire la lettre de sa Jeannette bien-
aimée. C'étaient les mêmes expressions de ten-
dresse, les mêmes élans du cœur, la même sollici-
tude inquiète... Tout ce qu'il pouvait avoir au
cœur de haine et de vengeance se fondait à la
douce chaleur de cet amour immense qui embrase
l'humanité entière, ne reconnaissant aucune bar-
rière, ni de race, ni de nationalité.

Jules se figurait à la place de ce soldat évanoui
à ses pieds ; il pensait à la douleur qu'éprouverait
Jeannette en apprenant sa mort. Alors il n'hésita
plus, et, maudissant de tout cœur la guerre et
ses horreurs, il se pencha vers l'Allemand, lui sou-
leva doucement la tête et lui frictionna les tempes.

Au bout de quelques minutes, celui-ci ouvrit les
yeux. Comme il promenait autour de lui des regards
égayés :

— N'aie pas peur, mon vieux, dit Jules ; bois
une bonne goutte d'eau-de-vie ; cela te ramènera.

Et comme l'Allemand bégayait des mots de re-
merciement, Jules lui prit la main qu'il serra dans
la sienne.

— Va, dit-il d'une voix attendrie qu'il essayait
de rendre bourru, tu n'as pas besoin de me remer-
cier ; si tu as la vie sauve, tu le dois à ta *Gretchen*.
Tiens, voici sa lettre ; ne la perds pas. Elle est
précieuse, comme tu le vois, puisqu'elle vient de te
sauver la vie.

— Tu as donc une fiancée, toi aussi ?

— Oui.

— Quel est son nom ?

— Jeannette.

— Jeannette ! je ne l'oublierai jamais.

Et, bras dessus bras dessous, tout en parlant de
leurs fiancées, le soldat français et le soldat alle-
mand s'en allaient lentement à travers les champs
semés de cadavres

C'était la vie surnageant au-dessus de la mort,
l'espérance au-dessus du néant.

L'amour, encore une fois, avait vaincu ces hai-
nes féroces qui ensanglantent l'humanité.

Louis Tessier

HISTOIRE POUR LES IMBÉCILES



VOICI, amis lecteurs, une his-
toire à dormir debout. Elle
n'intéresse personne que
moi. Je l'ai écrite... Est-
ce que vous n'avez pas, de
ces matins où vous vous
réveillez alanguis, engour-
dis, lourds, où vous ne vous
réveillez pas, pour mieux
dire ? De ces matins où le
soleil tamise sa lumière à

travers des nuages jaunes ? où votre corps seul s'a-
gite machinalement, tandis que votre esprit semble
sommeiller encore dans les profondeurs de votre
cerveau ?

On n'est propre à rien, ces jours là. Eh bien !
je suis comme cela ce matin.

Hier soir, je suis allé au théâtre. La presse avait

fait de grands éloges d'une troupe nouvelle qui
devait jouer une pièce à sensation, mes amis m'en-
traînèrent.

Il n'y a pas d'amis, j'en suis convaincu !

C'était la première fois que j'allais au théâtre, et
je suis tellement éccœuré que je me mets, ce matin,
à écrire une critique. Ça commence comme cela,
et ça ne finit plus.

Je ne suis pas chanceux. Qui peut se vanter de
l'être, d'ailleurs ? Evidemment la scène ne me
gâtera pas. Donner une piastre pour voir ce qu'on
voit tous les jours ! Fi ! C'est très bête ! On me
remettra ma piastre avant que j'y retourne ! Et
cette pièce, rien de bon, tout comme dans la vie !
trop naturel !

Je m'étais figuré, à lire les classiques, que c'était
superbe la scène, qu'il y avait des costumes splen-
dides, des décors féeriques. Point ça. Des toiles
peintes représentant un salon, des habits comme
les vôtres et les miens : c'est commun.

Depuis, on m'a dit que la comédie voulait sur-
tout copier la coutume du temps auquel apparte-
naient ses personnages, et comme notre siècle n'a
pas la vanité de se vêtir plus que civilement, la
scène le représente avec son élégante simplicité.
Cette explication m'a découragé.

Au premier acte, il y avait un monsieur en
habit noir qui se promenait sur le théâtre. Il ne
disait rien, seulement il paraissait très excité. Il
marchait la tête basse, les mains derrière le dos.
Il est arrivé une femme, vêtue de noir aussi. Cette
femme a offert un siège au monsieur, qui n'a pas
parlé et ne s'est pas assis. Alors la femme n'en a
plus fait de cas. Il y a une moralité à tirer de là.

Un autre homme a paru. Celui-ci parlait, par-
lait, parlait, avec une volubilité qu'on pourrait
appeler loquace, sans exagération.

Je n'ai rien compris, parce que pendant son dis-
cours, il y avait des gamins dans les galeries qui
me jetaient des noyaux de cerises dans le cou. Il
m'en est resté un collé à la peau qui m'avait
fait un petit creux rouge à l'épaule, quand je l'ai
trouvé ce matin.

Le rideau s'est tout à coup baissé ! Un quatuor
à cordes a attaqué une valse de Strauss, pendant
laquelle tout le monde jasant : le public donnait le
spectacle aux comédiens.

Peu de temps après, le rideau s'est levé, pour
donner aux acteurs l'occasion de jouer le second
acte.

Le monsieur en noir a recommencé à se prome-
ner en silence. Ça intriguait beaucoup les audi-
teurs. Il y en avait qui disaient : " Ce person-
nage est le principal de la pièce, on peut s'attendre
qu'il va faire un coup de théâtre tout à l'heure.
J'ai hâte."

Une grande foule s'est alors rassemblée, compo-
sée de soldats, marins, abbés, femmes, enfants ;
ils se sont mis à chanter. C'était beau. Ça n'a
pas dérangé l'autre, il marchait toujours en bat-
tant les temps forts avec le pied gauche.

Puis le rideau s'est baissé.

Dans l'entr'acte je sortis pour fumer un cigare,
et ça me rendit malade.

Le troisième acte commençait à mon arrivée
dans la salle. Il avait été déterminé, s'est empressé
de m'apprendre mon voisin, par le troisième lever
du rideau.

Le monsieur en noir, fidèle à son poste, était
toujours là, les mains derrière le dos, la tête pen-
chée, ne disant mot.

On a commencé à entendre alors un brouhaha
dans la salle. Les uns admiraient, les autres mur-
muraient, tout le monde voulait connaître ce que
faisait, ce que ferait le monsieur. Le bruit s'ac-
centue soudain. Des voix de femmes disent :
" Mais qu'est-ce qu'il fait, cet habit noir ? Pour-
quoi ne parle-t-il pas ? Pourquoi est-il mis là ? "

Puis des voix d'hommes : " Voilà trois actes
qu'il se promène, qu'il dise ce qu'il veut."

La rumeur va croissante, les gamins sifflent et
se remettent à lancer des noyaux, on chante, on
crie, on se bouscule dans les galeries, on tire des
pétards ; des bébés, amenés là je ne sais pourquoi,
se mettent à vagir d'une façon inconvenante.
Tout le monde est debout, piétine et gesticule.

Pendant ce temps-là la pièce s'achève, sans que
la moindre émotion ne se trahisse sur la figure du
monsieur, et le rideau se baisse.

L'orchestre joue une marche triomphale de Lulli, pendant qu'on se pousse vers la porte comme dans une panique. J'y perds un gant, mon mouchoir et mon chapeau.

Toute la nuit j'ai rêvé à ce spectacle, ce qui m'a empêché de dormir. Voilà pourquoi je m'endors tant ce matin.

Aussi ma critique n'est presque pas une critique. Je l'ai parfaitement manquée, je le reconnais. Mais enfin, on fait ce qu'on peut, et j'en sais plus d'un remplis de prétentions sottes qui ne me vont pas à la cheville. Je leur souhaite de me lire souvent pour s'améliorer.

GRAND-SERIN.

LE KANGOUROU BOXEUR

Voici le dernier mot du sport inventé en Australie : une partie de boxe ou de lutte corps à corps entre un homme et un kangourou. Une représentation de ce curieux combat se donne, à l'heure qu'il est, régulièrement, au Royal Aquarium, à Londres.

La façon de lutter corps à corps, pour le kangourou à l'état sauvage, dans le buisson australien, est toute particulière. Il jette ses pattes de devant avec gentillesse—pour ne pas dire amoureusement—sur les épaules de son antagoniste, et cherche ensuite à l'éventrer par un mouvement rapide et énergique d'une de ses pattes de derrière.

Un éducateur industrieux est parvenu à instruire un kangourou à négliger cette ingénieuse façon de se défendre et arriver à se battre presque selon toutes les règles de l'art.



Néanmoins, on n'a pas pu lui enlever absolument l'instinct de se servir de ses pieds, selon l'opinion française si peu admise des Anglais, que celui qui est attaqué a aussi bien droit de se défendre de ses pieds que de ses mains.

Le kangourou londonnien continue de cultiver la savate, de préférence à la boxe, ce qui peut paraître très dangereux à son adversaire, vu la force de coup de pied que cet animal peut déployer. Toutefois, aucun malheur n'est encore survenu de ce chef, et ce combat entre la bête et l'homme ne laisse pas que d'offrir un caractère d'originalité ; montrant aussi le pouvoir que l'homme conserve d'assujettir la brute à sa volonté.

Un écrivain anglais a récemment démontré la possibilité d'importer le kangourou dans les contrées européennes et d'en faire l'élevage à l'état domestique. Il fait voir en même temps le côté réellement utile de cette innovation, en établissant que la chair du kangourou est un mets recherché, et que sa peau pourrait fournir un très bon cuir.

Fort bien, conclut le journal anglais auquel nous empruntons ces notions, voilà de légitimes usages de cet animal ; mais ce serait quelque chose de dégradant et de honteux que de le ravalier au métier avilissant de boxeur humain.—J. St-E.

NOTES ET FAITS

Les fleurs en chambre

A l'obscurité et pendant la nuit, les plantes exhalent un gaz vénéneux, l'acide carbonique. Il est donc très contraire à l'hygiène d'entretenir, nuit et jour, des fleurs à l'intérieur des chambres à coucher : il faut aux fleurs le soleil et la vaste liberté de l'atmosphère : captives elles punissent leurs imprudents admirateurs en viciant l'air qu'ils respirent : de là, les maux de tête, des vertiges, et tout au moins un malaise et une langueur dont on est loin le plus souvent de soupçonner la véritable cause. Beaucoup de jeunes femmes sacrifient leur santé à leur amour excessif des fleurs.

Une prédiction pour 1893

Extrait d'une vieille prophétie anglaise : " Et maintenant faites attention, vous qui comprenez l'anglais ! Si le jour de Noël tombe un dimanche, sachez tous que la saison d'hiver sera aisée à supporter sauf que de grands vents souffleront d'en haut. L'été, aussi sera sec et parfaitement bon, je vous le dis. Les bêtes et les moutons viendront très bien, mais les autres victuailles manqueront. L'enfant qui sera né ce jour-là sera grand et riche en grains."

Le jour de Noël est tombé un dimanche, mais la saison d'hiver ne nous semble pas d'une douceur exceptionnelle, au contraire. Croyez donc aux prédictions !

Un signe de la mort

Ce n'est que dans des cas très rares qu'il est possible de douter de la cessation de la vie et où la mort n'est qu'apparente au lieu de réelle. Dans les cas de ce genre, non seulement on procède à un examen attentif de la respiration et de la circulation du sang, mais encore on complète cet examen par l'étude de certains signes.

Le *Lyon médical* appelle l'attention sur le suivant : enfoncer une épingle dans la peau de l'individu que l'on suppose être mort. Si la personne est morte, le trou reste formé comme s'il avait été fait dans du cuir ; si elle est vivante, la peau se contracte et le trou de l'épingle disparaît entièrement. C'est là un nouveau signe de la mort à ajouter à ceux déjà connus et auquel il faudra désormais songer dans les cas douteux.

Histoire des mots et locutions

Pourquoi le nom de *Madrid* fut-il donné au château que François Ier fit construire, vers 1530, au bois de Boulogne ?

Voici la réponse que fait à cette question le *Musée des Familles*.

Le roi gentilhomme, ayant fait commencer l'édification de ce château, était si impatient de l'habiter qu'il n'en attendit pas l'achèvement pour y fixer sa résidence. On remarqua de plus que, lorsqu'il habitait cette maison, il entendait y recevoir que le moins possible de visiteurs vulgaires. Il venait particulièrement là pour se livrer à l'étude, ou pour s'entretenir avec un petit nombre d'artistes ou de savants qui étaient seuls admis dans cette retraite. Les courtisans, blessés de l'éloignement où les tenait alors le roi, et faisant allusion au temps de sa captivité, pendant laquelle on ne pouvait parvenir à le voir qu'avec de très grandes difficultés, donnèrent, par épigramme, au château de Boulogne le nom de la ville dans laquelle ce prince avait été prisonnier, et l'appellèrent le château de Madrid, nom qui lui est resté.

Histoire des usages

C'était un ancien usage, en Egypte, que les femmes ne portassent point de souliers, pour leur faire comprendre qu'une femme doit rester à la maison.

Dans cette même Egypte, le maître d'une maison où mourait un chat se rasait le sourcil gauche, en signe de deuil.

A Marseille, du temps de Valère-Maxime, on gardait publiquement du poison qu'on donnait à ceux qui, ayant exposé les raisons qu'ils avaient de s'ôter la vie, en obtenaient la permission. Le Sénat examinait très attentivement leurs raisons, avec une disposition qui n'était ni favorable à l'envie indiscreète de s'ôter la vie, ni contraire au désir légitime de mourir. On recueillait les voix et, d'après leur nombre pour ou contre, le président du Sénat écrivait sur la requête : " Le Sénat vous ordonne de vivre," ou : " Le Sénat vous permet de mourir."

Savez-vous pourquoi—disait il y a un siècle un recueil intitulé *Journal de littérature*—savez-vous pourquoi le soufflet sur la joue est le plus grave des outrages ? C'est qu'il n'y avait autrefois que les vilains qui combattaient à visage découvert, et qu'il n'y avait qu'eux qui pussent recevoir des coups sur la face. On tint donc entre gentilshommes qu'un soufflet donné sur la joue était une insulte qui devait être lavée dans le sang, parce que celui qui le recevait était traité comme un vilain.

Groenland

Les Danois découvrirent le Groenland en 970, et malgré la rigueur excessive du froid et la stérilité du sol, ils y formèrent quelques établissements pour la pêche de la baleine. Cette colonie fut abandonnée par la métropole en 1408 ; mais un nouvel établissement fut fondé en 1621.

Lorsque les Danois arrivèrent dans le Groenland, ils y trouvèrent des sauvages auxquels on a donné le nom d'*Esquimaux* et qui sont beaucoup plus petits que les autres hommes. Les Esquimaux passent l'hiver dans des demeures souterraines ou dans des huttes de pierre, et l'été sous des tentes de chiens marins.

La population danoise n'est pas devenue nombreuse, et s'élève tout au plus à 6,000 ou 7,000 colons, parmi lesquels on compte près 1,000 Frères Moraves ; celles des naturels est d'environ 15,000 habitants, qui sont presque tous chrétiens.



Mme ANNA SUTEHLAND

Kalamazoo, Mich., avait des enflures dans le cou, ou Goitre depuis sa 10ème année, lui causant de grandes souffrances. Si elle prenait le rhum, elle ne pouvait marcher deux longueurs de maison sans tomber de faiblesse. Elle prit de la

SARSEPAREILLE DE HOOD

Et maintenant elle est débarrassée de tout cela. Elle en a pressé plusieurs de prendre la Sarsépareille de Hood et ils ont aussi été guéris. Cela vous fera du bien.

Les PILULES DE HOOD guérissent les maladies du Foie, la jaunisse, les maux de tête, de bile, les aigreurs d'estomac, les nausées !

LAPRES & LAVERGNE

PHOTOGRAPHES

360, ST-DENIS, MONTREAL

M. J. N. Tapré appartenait autrefois à la maison W Notman & Fils.—Portraits de tous genres et à prix courant.—Téléphone Bell, 728

CHOSSES ET AUTRES

—La chair d'une huître contient environ 90 pour cent d'eau.

—Le premier télescope qui ait été fait l'a été par Jansen, en 1590

—Plus de 70,000 personnes à Londres vivent du produit du crime.

LE REV. SYLVANUS LANE

de la Cincinnati M. E. Conférence a frappé juste en disant : " Nous nous sommes servis, pendant des années, de la Serpente de Hood dans notre famille, composée de cinq personnes, et nous l'avons trouvé digne de tout le bien qu'on en dit. Il y a des gens tout à fait prévenus contre les médicaments brevetés, mais c'est pour moi le plus profond des mystères que le brevet puisse nuire à un médicament et non à une machine.

Les Pilules de Hood guérissent les maladies du foie.

ECHANTILLON GRATIS DE CHOCOLAT MENIER

En envoyant une carte postale à C.-Alfred Chouillou Montréal, vous recevrez un échantillon de leur délicieux Chocolat importé, avec mode d'emploi.

DRS MATHIEU & BERNIER

Chirurgiens-dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal Extraction de dents par le gaz ou l'électricité. Dentiers faits avec ou sans palais. Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes.

UNE DOSE LE GRAND TAKE THE BEST SHILOH'S CURE. Remède contre la toux 25c, 50c, \$1. Guérit la Consommation, la Toux, le Croup, les Maux de Gorge. En vente par tous les pharmaciens avec garantie.

LEÇONS de FRANÇAIS

PAR UNE MÉTHODE NOUVELLE Privées, en classes, à résidence. Travaux de traduction et rédaction. S'adresser, de 2 hrs à 5 hrs et de 7 hrs à 10 hrs du soir, à M.

Louis Tesson ou à M. Durkee 2269, RUE STE CATHERINE

LES CAUSERIES FAMILIÈRES

52 NUMÉROS PAR AN 24 Gravures coloriées 15 Patrons découpés. 12 Plans de patrons et broderies. Modes pratiques, savoir-vivre, partie littéraire morale et soignée.

\$4.00 PAR AN Edition noire à \$2.40, avec 12 gravures coloriées et 15 patrons découpés. \$3.20 par an, à l'étranger.

Directrice : Mme LOUISE D'ALQ, 4, rue Lord-Byron, Paris. Abonnements reçus au Monde Illustré.

VIN DE VIAL PHOSPHATE DE CHAUX, VIANDE ET QUINA. Tonique puissant pour guérir : ANÉMIE, CHLOROSE, PHTHISIE ÉPUISEMENT NERVEUX. Aliment indispensable dans les CRUAGES DIFFICILES, Longues convalescences et tout état de langueur caractérisé par la perte de l'appétit et des forces. J. VIAL, - Chimiste, - Lyon, France.

LA

LOTÉRIE PEUPLE

La seule autorisée par la Législature de Québec.

4ème MARDI, LE

TIRAGE 14 FEVRIER 1893

PRIX CAPITAL \$3,750 POUR LES Billets de 25 cts

PRIX CAPITAL \$1,500 POUR LES Billets de 10 cts

LISTE DES LOTS

Table with 4 columns: Lot value, Price, Quantity, Total. Divided into 'POUR BILLETS DE 25c' and 'POUR BILLETS DE 10c'.

Table with 4 columns: Lot value, Price, Quantity, Total. Divided into 'LOTS APPROXIMATIFS' for 25c and 10c.

Les demandes des billets seront reçues jusqu'à neuf heures le jour même du tirage. Toute demande par le courrier parvenant le jour même du tirage est appliquée au tirage suivant.

Les noms des gagnants ne sont pas livrés à la publicité sans une autorisation spéciale.

Bureau principal : 78, rue St-Laurent P. O. Boite 987. MONTREAL Ed. C. LALONDE, Gérant

On demande des Agents.



LES TORTURES CORPORELLES Une femme qui a longtemps souffert du sein Mal nous écrit : " Une de mes amies me conseilla d'essayer le " Régulateur de la santé de la Femme " du Dr J. Larivière de Danville, R. I., et après en avoir pris une bouteille sans beaucoup de succès, j'étais décidée de ne plus continuer. Mon amie me conseilla de persévérer et avant d'en avoir pris trois bouteilles je commençai à ressentir un grand soulagement. Je continuai à en faire usage et aujourd'hui je suis complètement guérie. Ce remède est le véritable ami de la femme." A vendre chez la plupart des pharmaciens ainsi que mes " Females Porous Plasters " (les seules employées recommandées par les meilleurs médecins) que j'envoie aussi par la malle sur réception de 25 cents en timbres de poste. EVANS & SONS, Agents pour le Canada.

Savez-vous Pourquoi

Nos ventes augmentent toujours tous les ans ? C'est que nous ne vendons que de bons meubles, solides et élégants. Nous vendons argent comptant et nous accordons un escompte de 10 p.c. sur toute vente au-delà de \$10.00.

RENAUD, KING AND PATTERSON MEUBLES & LITERIE

Gros et Détail 652, Rue Craig, 652

P.S. — Embellissement gratuit et escompte spécial aux acheteurs hors de Montréal.

ATTRACTION sans PRECEDENT

Plus d'un quart de million distribué



Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises déclarées, être partie de la présente constitution de l'Etat en 1878, par un vote populaire écrasant.

Laquelle expire le 1er Janvier 1895

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semestriellement le 1er Juin et le 1er Décembre et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement le dixième et le quinzième de chaque mois. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Nous certifions par le présent que nous avons vérifié les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane que nous surveillons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes, et que nous avons conduit avec honnêteté, franchise et bon espoir pour tous les intéressés; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat avec les fac-simile de nos signatures attachés dans ces annonces.

Handwritten signatures: Ed. C. Lalonde, J. A. Early, M. A. Babel.

Cummissaires Nous, les sousignés, Banquiers et Banquiers, paierons tous les prix gagnés aux Lotteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses R. M. W. Simsley, Prés. Louisiana National Bk Jno. O' Connor, Prés. State National Bk A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk Carl Koan, Prés. Union National Bk

Le tirage mensuel de \$5 aura lieu à l'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE-ORLEANS.

MARDI, 7 FEVRIER 1893

PRIX CAPITAL - - \$75,000

100,000 BILLETS DANS LA ROUE

LISTE DES PRIX

Table with 3 columns: Prize description, Quantity, Total value. Includes 1st, 2nd, 3rd prizes and smaller amounts.

PRIX APPROXIMATIFS

Table with 3 columns: Prize description, Quantity, Total value. Approximate values for various prize amounts.

PRIX TERMINAUX

Table with 3 columns: Prize description, Quantity, Total value. Terminal prizes for 20 and 50 cents.

PRIX DES BILLETS:

Le billet \$5; Deux cinquante \$2; Un cinquante \$1; Un dixième 50c; Un vingtième 25c.

Prix pour les clubs: 11 billets complets ou leur équivalent en fractions de billets pour \$5.

Tarifs spéciaux pour agents reçus partout IMPORTANT. — Envoyez tout argent par l'Express sans frais pour ou envoi de pas moins de cinq piastres pour les quelles nous paierons tous les frais, et nous payerons nos frais d'express sur BILLET et LITRES DES PRIX envoyés à nos correspondants.

Adressez : PAUL CONRAD, Nouvelle-Orléans

Donnez l'adresse complète et faite la signature lisible.

Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la malle à TOUTES les Loteries nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes de prix.

Les listes officielles des prix seront envoyées sur demande à tous les agents locaux après chaque tirage, en n'importe quelle quantité, par Express, FRANCHES DE PORT.

ATTENTION. — La charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, qui forme la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat n'expire que le premier janvier 1895.

Il y a un grand nombre de projets inférieurs et malhonnêtes sur le marché des billets de loterie vendus par des gens qui reçoivent des commissions énormes; les acheteurs doivent donc être sur leur garde et se protéger en insistant pour avoir des billets de la Loterie de l'Etat de la Louisiane et pas d'autres s'ils veulent avoir la chance annoncée de gagner un prix.

LES MANGEURS DE FEU

LES BATTEURS DU BUISSON

Troisième Partie

LE GRAND CHEF DES NAGARNOOKS

—C'est vrai ; mais ils sont nombreux et se répandraient partout en sondant les broussailles avec leurs lances pour suivre le prolongement de l'ouverture du kra fenoua, et à mesure qu'ils s'avanceraient ils mettraient le feu aux broussailles amoncelées sur tout le parcours, et bientôt nous aurions une véritable voûte de flammes au-dessus de nos têtes.

—Et nous péririons tous comme l'opossum qu'on enferme dans le tronc d'un arbre mort.

—Mon frère a compris le danger, qu'il se hâte.

Et Willigo, se rejetant dans les broussailles, se mit à ramper de nouveau pour rejoindre ses jeunes guerriers.

—Et nous péririons tous comme un opossum qu'on enferme dans le tronc d'un arbre mort.

—Mon frère a compris le danger ; qu'il se hâte.

Et Willigo, se rejetant dans les broussailles, se mit à ramper de nouveau pour rejoindre ses jeunes guerriers.

Le Canadien jeta à travers le feuillage un dernier regard sur la plaine, puis, assuré que rien ne viendrait troubler leur descente, il inclina lentement une épaisse touffe de fougère géante, en l'attirant à lui, et il découvrit aux regards étonnés de ses compagnons une sorte de tranchée toute tapissée de mousses séculaires, qui s'enfonçait brusquement dans la terre par une pente assez rapide, mais que le mulot et Pacific avaient cependant pu parcourir, sous la direction de Koanook et de Nirrooba, quelques instants auparavant. Olivier s'y engagea résolument, suivi de Laurent et du malheureux Gilping, qui ne cessait d'appliquer à chaque situation nouvelle quelque verset spécial de la Bible ; quand ce dernier eut disparu dans l'étroit boyau, soutenu par Laurent, sans l'aide duquel il eût roulé comme une boule jusqu'au bas de la tranchée, Dick laissa le pied de fougère reprendre son inclination naturelle et en quelques enjambées rejoignit ses compagnons.

Ils atteignirent bientôt le niveau du sol inférieur, et s'aperçurent avec une satisfaction réelle que rien ne viendrait gêner la rapidité de leur marche. Le fond de l'excavation était plat comme celui d'une route bien entretenue et avait un développement de sept à huit mètres ; c'était plus qu'il ne leur en fallait pour manœuvrer à l'aide avec leurs animaux, qu'ils rencontrèrent à cinquante mètres de là paisiblement couchés côte à côte comme deux amis.

Au-dessus de leur tête, grâce à la position verticale du soleil, le jour leur arrivait en quantité suffisante pour guider leur marche, malgré l'épaisseur du feuillage, qui bouchait littéralement l'ouverture supérieure du labyrinthe.

Bien que le bruit de leurs pas fût étouffé par l'épais lit de feuilles sèches amoncelées sur le sol, le Canadien recommanda à ses compagnons de marcher avec précaution (voir gravure, page 22) pendant quelque temps, et surtout d'observer le plus profond silence. Il se pouvait que la tranchée ne passât pas très loin d'un des nombreux postes du darups échelonnés sur la plaine et il suffisait d'un indigène étendu par hasard sur le sol pour percevoir le moindre bruit et donner l'éveil à ses compagnons.

Une particularité de cette fissure, connue des Nagarnooks sous le nom de kra-fenoua du Red-River, terre fendue de la rivière Rouge, était, grâce à une convulsion géologique postérieure sans doute, de s'être refermée par le haut sur un tiers environ de son parcours, ce qui faisait que, pendant plusieurs heures, les fuyitifs allaient être obligés de parcourir un véritable souterrain naturel, dans lequel il était d'une nécessité absolue qu'ils pussent éclairer leur marche. Cette situation, gênante d'un côté, avait, de l'autre, cette conséquence heureuse de les soustraire à toute attaque par le feu de la part des Dunderups, dès qu'ils auraient rejoint la partie couverte de la tranchée, comme aussi de faire croire à leurs ennemis que le kra-fenoua ne s'étendait pas plus loin.

Lorsque Willigo, au milieu des instructions qu'il donna en particulier au Canadien avant de partir, lui fit connaître cette circonstance, ce dernier lui répondit que rien ne leur était plus facile que d'éclairer leur marche ; car, au milieu des approvisionnements, outils et munitions de mineurs dont le mulot était chargé, se trouvaient une demi-douzaine de lanternes, ainsi qu'une grande quantité de torches résineuses destinées à leur permettre de prospecter les excavations aurifères.

Tout était donc pour le mieux, et après l'heureux départ effectué sans éveiller de soupçons, rien ne pouvait faire supposer que la traversée souterraine ne s'accomplît pas sans encombre.

L'idée de Willigo de continuer à se montrer aux Dunderups avec ses deux guerriers allait permettre, en effet, à la petite troupe de prendre une avance énorme avant que leurs ennemis pussent se douter de leur évasion. Ce n'était ensuite qu'un jeu pour les Nagarnooks habitués à forcer le kangourou à la course de se mettre en sûreté avant même que leurs adversaires n'eussent découvert l'entrée du kra-fenoua.

Dix minutes ne s'étaient pas écoulées depuis la descente souterraine du Canadien et de ses compagnons qu'ils entendirent un léger bruit de feuilles froissées derrière eux ; ils s'arrêtèrent instinctivement pour se rendre compte

de la provenance de ce bruit, et, ils aperçurent le jeune Koanook debout derrière eux.

—Déjà ! fit Dick, que se passe-t-il donc ?

—Le chef a oublié de faire une recommandation importante à son frère.

—Laquelle ?

—Voici ses paroles :

“ Va dire à mon frère blanc que, quand il arrivera aux trois sources, il devra prendre le chemin qui s'ouvre en face de la troisième.”

—Il y a donc plusieurs routes ?

—Je ne suis. Le chef m'a dit : “ Va, mon frère comprendra, ” et je suis venu.

—C'est bien ; restes-tu avec nous ?

—Willigo ne l'a point dit.

—Retourne-donc auprès de mon frère, et fais-lui connaître l'impatience que nous éprouvons de le voir le plus tôt possible près de nous.

Le jeune guerrier s'inclina en signe d'acquiescement et reprit en courant la route qu'il venait de parcourir.

La petite troupe continua à s'avancer avec rapidité, et pour que Gilping, dont la corpulence gênait la marche, ne fût pas une cause de retard, on l'avait autorisé à reprendre possession de Pacific. Le Canadien en tête conduisait le mulot et réglait la vitesse. Sous le coup d'une émotion bien naturelle, nos pionniers hâtaient le pas, sans chercher à se communiquer leurs impressions. Ils s'attendaient à chaque instant à voir apparaître quelque ombre au sommet de la tranchée, ou la voûte d'arbustes et de feuilles sèches s'embraser sur leurs têtes. Aussi fût-ce avec une sorte de soulagement que, au bout d'une demi-heure de marche, ils aperçurent l'excavation plonger en pente douce dans le sol, et à la voûte de verdure succéder un toit de porphyre granitoïde de la même nature que les parois latérales. Désormais ils étaient à l'abri d'un coup de main des Dunderups ; ils pouvaient même se considérer comme sauvés, car en admettant que, par impossibilité, leurs ennemis se hasardassent à les poursuivre dans leur asile souterrain, ils eussent pu, avec leur carabine à répétition, tenir tête à une troupe dix fois plus nombreuse encore.

On fit halte pour allumer un gros fanal à verres lenticulaires, qui suffisait à lui seul à éclairer le conduit souterrain, puis on s'engagea résolument sous la voûte rocheuse. Au bout de quelque pas, le spectacle que nos pionniers avaient sous les yeux changea complètement d'aspect.

Nous avons dit que ces fissures géologiques s'étaient produites dans la croûte solide du globe d'une façon à peu près régulière sous la force d'expansion des matières en fusion, mais il est arrivé parfois qu'un nouveau mouvement géologique moins violent que le premier, venant à se produire au même endroit, a amené çà et là des affaissements de terrains, des contorsions de roches et des écartements considérables qui ont interrompu, sur certains points, la régularité de la fissure et changé souvent, sur une étendue de plusieurs kilomètres, la simple tranchée en une succession de grottes, de cavernes et de boyaux souterrains, communiquant les uns avec les autres par des conduits inégaux au milieu desquels il est parfois impossible de retrouver celui qui correspond avec la continuation régulière du kra-fenoua.

Il arrive aussi que de véritables lacs, alimentés par des sources intérieures, des escarpements, des fondrières et des précipices sans fin se dressent tout à coup devant l'explorateur, arrêtent brusquement sa marche et l'obligent à revenir chercher en arrière le véritable conduit souterrain qui doit le ramener à la lumière du jour. Le kra-fenoua du Red River était un de ceux qui avaient subi les plus fortes dislocations géologiques ; au tiers à peu près commençait une série de grottes, de cavernes, de goulets, d'excavations reliés entre eux par des failles ou déchirures de roches d'inégale grandeur. Jusqu'où s'étendait cette succession de bouleversements, qui par la configuration des terrains, remontait à la période secondaire, nul ne le sait, car aucun pied humain n'avait encore osé en parcourir les capricieux méandres.

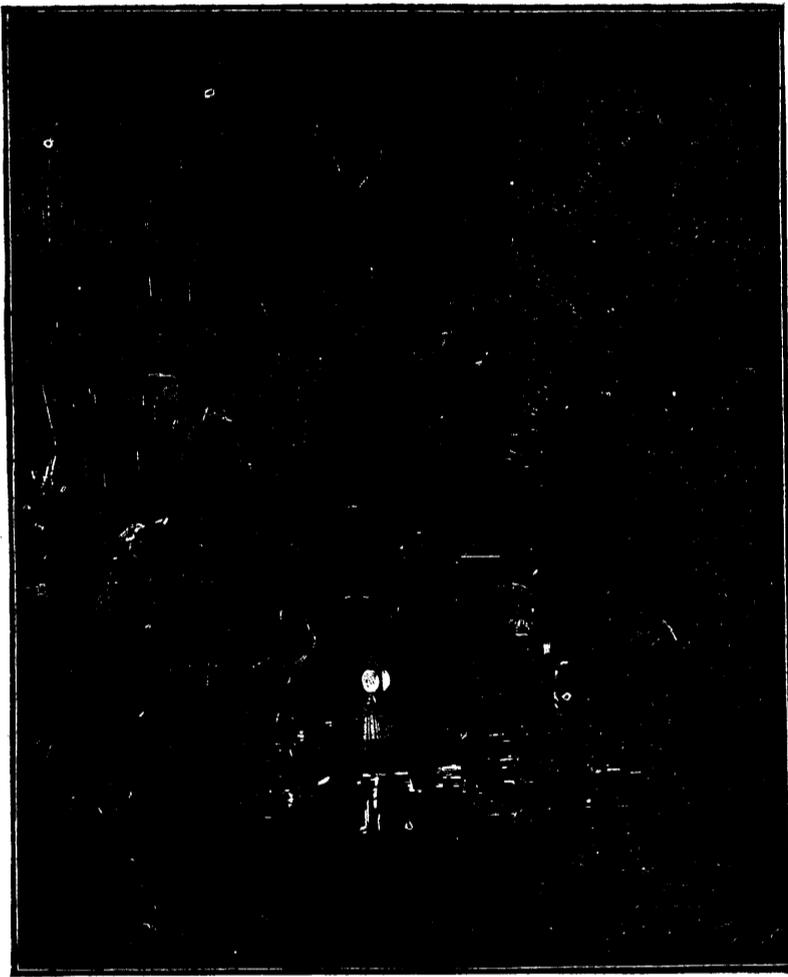
Le fanal une fois allumé, la petite troupe pénétra résolument sous la voûte, débarrassée cette fois de toute crainte du côté des Dunderups ; mais, au premier sentiment inspiré par la crainte des dangers extérieurs qui la menaçaient, succéda une émotion d'une autre nature qui prit sa cause dans la situation nouvelle où elle se trouvait.

Certes le Canadien et ses deux compagnons étaient braves jusqu'au mépris le plus complet du danger, braves jusqu'à la témérité. Mais ils ne pouvaient se défendre d'une impression toute particulière causée surtout par une réaction du milieu sur l'imagination, qu'ils ressentirent plus ou moins, selon les lieux, toute personne qui a eu l'occasion de faire une excursion dans les entrailles de la terre, mines, catacombes ou excavations naturelles. C'est comme une sorte de sentiment mystérieux où la peur n'a aucune part, mais qui donne aux pensées une tournure mélancolique et rêveuse avec une sorte d'oppression des sens qui vous fait désirer le retour à la lumière et finit par vous causer une véritable souffrance cérébrale, si quelque événement s'oppose à la réalisation de ce désir.

Ce sentiment était encore augmenté chez nos pionniers par l'ignorance

où ils étaient de l'itinéraire exact qu'ils avaient à parcourir et du moment précis où cette course aventureuse pourrait prendre fin. Ils traversaient des massifs entiers de feldspaths et de porphyres trachytiques, dont les murailles verticales comme taillées à la main et les reflets d'un vert émeraude faisaient songer aux chambres carrées des hypogées d'Égypte, et Olivier, sous le coup de ces impressions, s'imaginait à chaque instant qu'il allait rencontrer quelque sarcophage antique avec ses peintures funéraires et ses scarabées de bronze.

On ne parlait pas ; chacun se laissait aller à des rêveries différentes selon le caractère de son imagination, et surtout la culture de son esprit, et tandis qu'Olivier voyait passer devant ses yeux tout un monde d'évocations empruntées aux anciennes civilisations de l'Inde et de l'Égypte, le Canadien et Laurent se livraient à des réflexions plus en harmonie avec leur situation. Quant à John Gilping il avait abandonné les psaumes de David pour psalmodier les fantastiques versets de l'Apocalypse.



Nos fugitifs ne purent retenir un cri d'admiration.—Page 24, col. 1

Plus ils avançaient et plus Dick se sentait saisi d'une vague inquiétude ; outre que le temps mis par Willigo à les rejoindre commençait à lui paraître long, il ne pouvait s'empêcher de remarquer que le chemin qu'il parcourait avec ses compagnons allait sans cesse en descendant depuis près d'une demi-heure, et bien que la pente accusée ne fût pas exagérée, elle était suffisante pour éloigner considérablement les fugitifs de la surface du sol. La dernière recommandation que le chef lui avait envoyée par Koanook ne le laissait pas également de le préoccuper un peu ; car, sans prévoir encore à quel accident de terrain elle s'appliquait, il comprenait qu'elle avait pour but d'empêcher la petite troupe de faire fausse route... Il y avait donc possibilité de s'égarer ? Cette pensée seule contribuait à lui enlever une bonne partie de sa quiétude d'esprit.

Il y avait à peu près une heure qu'ils marchaient, depuis que la tranchée était devenue complètement souterraine, lorsque le chemin se resserra subitement sans cependant gêner leur marche, et se mit à plonger dans le sol avec une telle déclivité, que l'on fut obligé de mettre les animaux au pas et de les maintenir, la main près du mors, pour les empêcher de glisser. Le mulet surtout, pesamment chargé, s'arc-boutait sur ses pattes de devant afin de rapporter le plus possible à l'arrière le poids qui menaçait de l'entraîner.

Le pauvre Gilping, obligé de descendre de nouveau de sa paisible monture, se laissa bravement glisser, le sol sablonneux le permettait, comme font les enfants sur la pente glacée des montagnes russes.

Arrivés au bas de cette rapide descente sans encombre, nos fugitifs ne purent retenir un cri d'admiration. Ils se trouvaient au milieu d'une vaste crypte demi-circulaire, se développant au loin sur une étendue d'environ trois cents mètres dont la voûte, d'une seule jetée comme celle d'une cathédrale, était ornée d'une foule de stalactites de fluorine ou spath d'Islande, d'une blancheur transparente qui donnaient l'illusion de colonnettes cristallines de trente à quarante mètres de haut, que la main d'un architecte aurait jetées dans les airs pour soutenir l'unique et gigantesque travée de la voûte. Jamais œil humain n'avait encore été appelé à voir et à admirer un pareil

spectacle. La nature, en soulevant ces roches embrasées, avait, par un courant d'air comprimé, soulevé d'un effort gigantesque les matières en fusion qui, instantanément refroidies par la rapide évaporation des vapeurs d'eau, s'étaient immobilisées dans la position prise, comme une immense soufflure, et le surplus des vapeurs s'échappant à la base avait produit une foule de boyaux et de conduits qui ressemblaient à des ouvertures donnant entrée dans la vaste nef aux mille colonnes.

Au centre même, trois jets d'eau chaude, séparés de quelques mètres les uns des autres, s'élançaient dans l'espace et retombaient en palmes pluvieuses, comme des saules pleureurs, avec une crépitation stridente et monotone, qui seule troublait le silence de cette mystérieuse solitude.

La vive lumière du falot, mille et mille fois reproduite par le cristal des stalactites et les gerbes des geysers, augmentait encore la magie de cet incomparable spectacle.

À la vue de ces splendeurs, dont les proportions colossales défiaient toute tentative de l'art humain, un sentiment de respectueuse admiration s'empara de l'esprit de nos pionniers, et, pour la première fois, sans amener un sourire sur leurs lèvres, John Gilping put placer son verset de circonstance, emprunté au vingt-neuvième psaume de David :

“ Fils de la terre, rendez à l'Éternel la gloire due à son nom ; prosternez vous dans son temple magnifique... ”

Puis, tout débordant d'enthousiasme, il étala de nouveau son gros psalmiste noté sur le dos complaisant de Pacific, et, extrayant du fourreau de cuir son instrument favori, il estropia bravement le Cantique des cantiques sur sa clarinette, pendant que Laurent lui tenait bénévolement le fanal pour éclairer la musique.

Puis, mêlant le profane au sacré, comme tout bon Anglais, il entama ensuite l'air fameux du *Rule Britannia*.

On peut aimer la clarinette, nous ne voulons blesser personne, toutes les infirmités sont dans la nature. On peut même supporter la musique anglaise sans prendre des crises de nerfs, cela s'est vu ; mais jouer des heures cette dernière sur la première est un cas qui excuserait toutes les représailles, même devant le jury le moins indulgent. Le pauvre John Gilping était affecté de cette monomanie à un degré suraigu ; aussi, au quatorzième morceau, le Canadien fut-il obligé d'intervenir encore et de forcer notre prédicant de rengainer son tube dans sa prison de cuir.

CHAPITRE II

Les labyrinthes du Kra-fenoua.—Un festin sous terre.—Black.—Les provisions de John Gilping.—Le père de Dick et l'ancêtre d'Olivier.—Confidences.

Le premier moment d'admiration passé, le Canadien comprit, par l'inspection des lieux, le sens de la recommandation de Willigo.

Un grand nombre de fissures ou tranchées existaient à la base de la voûte de porphyre, et rien ne les distinguait les unes des autres, si ce n'est l'inégalité de l'écartement des parois. Mais quelle était celle qui continuait le kra-fenoua, celle qui devait ramener nos fugitifs au dehors ?

Le chef nagarnook avait recommandé de prendre l'ouverture qui se trouvait en face du troisième jet d'eau. C'était clair et précis ; mais la situation ne l'était pas au même degré. En effet, les geysers étant placés en face des arrivants, le premier pouvait être aussi bien le troisième, et *vice versa*, si l'on comptait de gauche à droite ou de droite à gauche. Ce fut Olivier qui souleva, le premier, la difficulté.

—Tout dépend, dit-il au Canadien, que cette circonstance n'ait pas frappé tout d'abord, des habitudes des indigènes. Les blancs lisent toujours un chiffre de gauche à droite, et ainsi ils s'habituent à compter de la même façon les objets dans l'espace ; mais en est-il de même chez les Australiens ?

—Voilà, mon cher ami, que vous m'embarrassez fort, répondit le trappeur ; je n'ai jamais, s'il faut l'avouer, fait semblable remarque.

—Vous voyez vous-même combien cette question est importante à résoudre.

—Oui, mais elle ne me paraît pas aussi difficile qu'à vous : je connais Willigo, et il aura tout simplement compté à partir du jet d'eau le plus rapproché de lui, en se plaçant, par la pensée, à l'entrée même de crypte,

—De droite à gauche, alors ?

—Parfaitement.

—Je vous ai soumis l'objection, mon cher Dick ; mais à vous de la trancher...

—Remarquez, du reste, que si nous avons à compter nous-mêmes des objets qui vont en s'éloignant de nous sur la gauche, nous commençons instinctivement aussi par les plus près, et nous allons forcément ainsi de droite à gauche.

—Je crois que vous avez raison.

—Maintenant que vous avez éveillé mon attention, je vous dirai, mon cher Olivier, que je viens de découvrir une difficulté beaucoup plus grave, à mon avis.

—Laquelle ?

LOUIS JACOLLIOT.

(A suivre)

LA BELLE TENEBREUSE

QUATRIÈME PARTIE

LE JOUEUR D'ORGUE

—Je vous joue un verre en cinq points à l'écarté.
—Je n'ai guère le temps... et puis je ne chuis pas joueur
—Une fois n'est pas coutume.
—Non, un jour, au tourniquet, j'ai perdu cinq francs cinquante de conchommachions. J'ai juré que ça ne m'arriverait plus... mais je veux répondre à votre politèche par une autre... J'offre un verre.

Et moi j'accepte.

Il y avait un petit café dans la rue, tout près de l'endroit où se tenait ce colloque. Le charbonnier rangea sa voiture le long du trottoir, et ils entrèrent.

—Une demi-bouteille, commanda le charbonnier.

—Une bouteille, dit Glou-Glou, je mettrai le sur-plus...

—Choit ! Je la boirai tout de même...

On leur servit du vin et ils trinquèrent. Le charbonnier avait l'air gai et épanoui, malgré son visage d'un noir de suie. Ses mouvements étaient aisés. Il buvait franchement, jusqu'à la dernière goutte, et reposait chaque fois son verre, solidement sur la table, avec un large rire.

—Et qu'est-ce que vous faites, de votre état, camarade ? demanda-t-il.

—Musicien... dit Jan-Jot... avec un geste de fatuité.

Le charbonnier prit d'un air respectueux.

—Mugichien ! Ah ! ah ! vous faites des opéras ?

—Non, je les joue.

—Ah ! dites donc, vous ne les jouez pas à quatre mains, toujours.

—Farceur !

—Allons, chans raucune... le dernier coup.

—Le dernier... à votre santé, camarade.

—A votre chanté, camarade.

Ils trinquèrent.

—Et où demeurez-vous, le mugichien ?

—Chez le père Antoine, connaissez-vous ?

—Non. Je chuis nouveau venu, ne l'oubliez pas.

—Excusez... Comme je vous ai vu tout à l'heure lui offrir du charbon, je croyais que vous aviez sa clientèle... C'est l'aubergiste du *Rendez-vous des chasseurs*...

—Dans la plaine ? Aux quatre chemins ?

—Justement. Et vous, le charbonnier, quelle est votre résidence ?...

—Partout. Aujourd'hui ici, demain dans geun autre endroit...

Pour le quart d'heure je couche dans june hutte, en forêt... près de ma vente... pas loin du chateau de la Noviche. C'est dur, fouchtra, notre métier, mugichien.

—Et ce q i est dur aussi, c'est de ne pas se débarbouiller tous les jours... vous n'avez pas un visage de chrétien, savez-vous ?...

—Vous m'inchultez ! dit le charbonnier avec un coup de poing sur la table.

—Non. Seulement vous me plaisez... d'apparence... et je me dis que si je vous rencontrais, un jour où vous seriez propre, ça m'ennuierait beaucoup de vous laisser passer sans vous reconnaître.

Glou-Glou était prudent. Il savait que le moindre verre de vin lui était fatal. Il s'était très peu versé et possédait tout son sang-froid. Quant au charbonnier, il semblait d'un tempérament plus solide, capable de supporter plus d'une lutte de ce genre. Et le joueur d'orgue se méfiait.

Malgré lui, malgré toute l'habileté du charbonnier, il se disait toujours que ce chat enfariné ne valait rien qui vaille. La farine, c'était le charbon, voilà tout. Et il flairait l'agent de police sous le déguisement.

C'était bien la même taille et la même corpulence déjà remarquées chez le barbu avec lequel il avait eu une altercation, mais la barbe, cette fois, manquait.

—La barbe, ce n'est pas une affaire, disait Glou-Glou, on en met une postiche et tout est dit.

La voix, non plus, n'était pas celle de l'agent... mais pour un homme habitué à ces tours de force le timbre de la voix se change facilement. Il suffit d'être un peu comédien pour cela.

—Est-ce l'agent ? N'est-ce pas lui ? se demandait-il, très perplexe. Et comment faire pour arriver à ce que vous savez ?

Le mendiant avait été trop souvent gris dans sa vie pour ne point simuler l'ivresse avec la plus grande perfection. Il y songea. Mais c'était brûler ses vaisseaux, car ce moyen pouvait lui être utile plus tard. Et il préférait le garder pour une meilleure occasion.

—Alors, dit-il, puisque vous ne voulez pas que je vous reconnaisse quand je vous rencontrerai, pour que je vous offre une tournée, je vous fais mes excuses... Je n'ai pas voulu vous injurier... Si vous étiez meunier vous seriez blanc... Vous vendez du charbon, vous êtes noir... Topez-là.

Ils se donnèrent une poignée de mains.

—Moi, je vous reconnaitrai, mugichien, et je vous ferai chigüe.

—Bon, cela. Mais, en attendant, puisque vous habitez la forêt d'Halatte, vous ne serez probablement pas longtemps sans retourner dans votre maison de campagne...

—J'y retourne de chuite.

—Alors, vous me permettez bien de vous reconduire... C'est justement mon chem'n et ça me fera tant de plaisir.

Le charbonnier avait laissé échapper un geste d'ennui auquel il n'y avait pas à se méprendre. La proposition de Glou-Glou l'embarrassait beaucoup. Accepter, cela le jetait dans des péripéties sans nombre, car où conduirait-il Jan-Jot ?... Nos lecteurs ont deviné que le bonhomme et l'agent Pinson était un seul et même individu... Or, Pinson habitait Creil et il eût été fort empêché s'il avait fallu emmener Glou-Glou dans le bois.

Le joueur d'orgue s'en doutait. Un sourire erra sur ses lèvres, aussitôt dissimulé. Et il continua, appuyant de plus belle sur sa proposition :

—Ça ne vous fait rien, je suppose ; au contraire, c'est une compagnie, et, vous le savez, je n'engendre pas la mélancolie.

Refuser n'était pas moins dangereux pour Pinson. C'était se dévoiler. C'était en quelque sorte avouer son déguisement, sa crainte d'être suivi. C'était reconnaître qu'il venait de débiter un mensonge.

—Je le sèmerai en chemin, pensa-t-il, à moins qu'il ne me quitte lui-même pour rentrer à l'auberge.

—Et dites-moi, faisait Glou-Glou, irritant à force de flegme, votre cabane, à ce que vous prétendez, est près du château de la Novice.

—Juchement.

—On a donc fait une coupe de ce côté-là ?

—Oui. Une coupe de cinq hectares.

—C'est drôle. Je connais la forêt comme ma poche, et je n'ai pas remarqué cette coupe... Et je peux dire aussi que je connais toutes les cabanes de charbonniers de la forêt d'Halatte, à plusieurs lieues à la ronde, pour y avoir couché bien des fois, et je n'en connais pas non plus dans les environs du château.

—Oh ! chelle-là ne date pas de bien longtemps... Nous l'avons conchtruite il y a une digeaine de jours cheulement.

—Alors, c'est autre chose... Je vous accompagne, hein ?

—Puishque ça vous fait plaigir.

—Je vous donnerai un coup de main... je pousserai votre voiture... d'un seul bras... quand il n'y aura pas de côtes...

Ils payèrent chacun leur écot.

Ensuite traversant Creil, Pinson se mit à crier de plus belle :

—Charbon ! charbon ! !

—Est-ce que je me serais trompé ? se demandait Glou-Glou... Est-ce que j'aurais réellement affaire à un charbonnier... à un véritable Auvergnat ?

Ils se trouvèrent bientôt dans la campagne.

Ils marchaient très tranquilles, causant de choses et d'autres comme de vieux amis. Glou-Glou avait entrepris l'histoire du siège de Sébastopol. A lui seul, il avait pris d'assault Malakoff.

—Dans quel régiment étiez-vous ?

—Les dragons... colonel Montescourt.

—Des dragons... fit le charbonnier avec un sourire narquois, che n'est pas commode pour monter à l'achaut de Malakoff et de Chébastopol.

Glou-Glou lui coula un regard furieux.

—Je crois qu'il se gausse de moi, le charbonnier ! se dit-il. Avec leur air bonasse, ils sont malins comme des singes, les enfants de l'Auvergne. Défions-nous.

Le temps s'était couvert. La pluie tombait.

—Nous chommes à deux pas de l'auberge, dit Pinson ; che crois, mugichien, que vous feriez mieux de rentrer chez vous.

—Oh ! la pluie, ça me rafraîchit. Allez, j'en ai reçu, moi, sur mes vieilles épaules, du soleil, de la pluie, de la neige ; J'y suis habitué.

—Comme il vous plaira.

Et ils continuèrent leur chemin. Ils dépassèrent le *Rendez-vous des Chasseurs*. Le père Antoine était sur le seuil de la porte. Il reconnut son nouveau locataire, lui fit un signe amical et cria :

—Eh bien, par ce temps-là, vous ne rentrez pas ?

—Je fais un bout de conduite au camarade.

Ils se rapprochaient de la forêt d'Halatte. Mais au fur et à mesure que l'espace entre eux et le bois diminuait, le charbonnier semblait plus gêné. Il ralentissait le pas, il tournait la tête derrière lui comme pour mesurer le chemin parcouru. Et il regardait le joueur d'orgue.

Ils se trouvaient alors à la lisière du bois.

Le charbonnier s'arrêta. Il pleuvait plus fort.

—Chien de temps... dit-il, en rabaissant sur ses yeux les bords de son large chapeau de feutre...

Glou-Glou se mit à rire :

—Dites donc, malgré vous, cette eau-là va vous laver, hein, camarade. Tout à l'heure vous aurez l'air d'un homme et pas d'un moricaud.

—Hé ! hé ! dit Pinson en riant faux, c'est vrai... Mais je ne chouffrirai pas que vous m'accompagniez plus loin. C'est trop de politèche.

—Si fait, j'irai jusqu'à la cabane, ça m'amuse de voir votre logis...

Est-ce que vous avez une femme, des enfants ?

— Non, je chuis chélibataire.
 — Comme moi.
 — Je répète que c'est chuperflu d'aller plus loin... que je vous dis, fouchtra !
 — Tiens, c'est drôle, vous vous fâchez, pourquoi ?
 — Je ne me fâche pas. Je ne veux pas jabucher de vos ginchants...
 — Savez-vous ce que je crois, charbonnier ?
 — Qu'est-ce ?
 — Que pour une cause ou pour une autre, vous vous défiez de moi.
 — Oh !
 — Oui, d'abord vous ne voulez pas que je sache où vous demeurez. Et vous avez bien tort, parce que j'irais de temps en temps vous régaler d'une sérénade. De la vraie, de la bonne musique, ça fait toujours plaisir... Ensuite, si vous me chassez tout de suite de votre compagnie, c'est que vous avez peur que la pluie ne vous déteigne... et voilà !...
 — Et pourquoi que j'aurais peur, mugichien ?
 — Probablement parce que vous avez des raisons pour ne pas être connu.
 — Et lesquelles ? Je ne dois rien à personne, entendez-vous ?
 — Oh ! il y en a d'autres.
 — Est-ce que vous me prenez pour un forchat libéré ?
 — Je n'en répondrais pas.
 Le faux Auvergnat lâcha sa voiture et vint mettre le poing sous le nez de Glou-Glou. De fait, Pinson commençait à être énervé. Glou-Glou tournait à la scie. Il voulait s'en débarrasser à tout prix. Malgré tout il ne perdait pas son sang-froid. Et il conservait son accent, en dépit de sa colère croissante.
 — Vous jallez déguerpir, hein ?
 — Soit, mais auparavant je saurai bien qui tu es, mon garçon...
 Brusquement il enlève le vaste chapeau de l'agent et recule de quelques pas, se mettant hors de portée de la première atteinte de Pinson.
 Celui-ci, étonné, restait immobile sous la pluie battante. Il regardait Jean-Jot sans trop savoir s'il fallait se fâcher.
 — Ah ! cha, vous gen voulez à mon chapeau, maintenant... Quel drôle de pichtolet vous faites...
 Glou-Glou éclata de rire devant la mine piteuse du charbonnier.
 — Ah ! ah ! dit-il... C'est amusant... il déteint... il déteint...
 La pluie tombait à torrents et un vent violent la renvoyait comme une douche sur le visage de l'agent.
 Alors il comprit et poussa un cri de fureur.
 — Ah ! coquin, tu me le paieras !
 — Il déteint, il déteint, répétait Glou-Glou. Ah ! la teinture n'était pas de première marque... à ce qu'il paraît... On vous a volé, mon brave homme.
 La pluie avait tout d'abord et naturellement rencontré le nez de Pinson et, petit à petit, à chaque goutte, la couche noire qui le revêtait, ce nez, avait diminué de volume... Elle s'égrenait, pour ainsi dire, tombait par petites plaques qui laissaient apercevoir la couleur de la peau... L'extrémité du nez apparut ainsi, émergeant en pointe sur le fond toujours noir... Puis le blanc de la peau s'étendit aux ailes que la colère faisait frissonner, puis gagna le sommet... entre les deux yeux...
 Glou-Glou s'esclaffait, riant à ventre déboutonné.
 Et entre ses éclats de rire, avec peine, en reprenant sa respiration, il disait :
 — Eh ! nous voilà, ce me semble, en pays de connaissance.—Voilà un nez qui ne m'est pas inconnu... je crois bien avoir eu déjà le plaisir de le rencontrer quelque part...
 — Rendez-moi mon chapeau.
 — A une condition... c'est que vous me direz où j'ai rencontré votre nez.
 — Une fois, deux fois, rendez-moi mon chapeau.
 — Excusez, charbonnier... je sais ce que politesse veut dire... je connais votre nez... je tiens à renouer avec lui !
 Pinson, à bout de patience, s'élança sur Glou-Glou. Une lutte s'engagea entre eux. Bien que le joueur d'orgue n'eût qu'un bras, il était adroit et robuste, presque aussi adroit et robuste que l'agent. Engagé pour le chapeau, le combat s'envenimait. Il y avait entre eux la rancune de deux hommes qui se devinaient, braves gens tous les deux, mais essayant de se nuire réciproquement dans leurs projets et faisant assaut de ruse...
 Ils perdirent pied et roulèrent dans un fossé boueux.
 La lutte menaçait de s'y éterniser, quand tout à coup ils entendirent derrière eux les sabots de deux chevaux trotant en cadence.
 Et avant qu'ils n'eussent le temps de se redresser et de mettre un peu d'ordre dans leurs vêtements, deux gendarmes de Creil, qui sortaient de la forêt d'Halatte, où ils avaient fait une tournée de surveillance, étaient auprès d'eux et les regardaient d'un œil sévère.
 — Bon ! murmura Glou-Glou, voici une complication.
 — Vous êtes ivres et vous coucherez au poste, dit un gendarme... ça vous permettra de vous expliquer autre part que dans les fossés des grandes routes.
 — Nous ne sommes pas pochards, dit Jan-Jot... n'est-ce pas, charbonnier ?
 — Pas du tout, à la fache du chiel, je le jure.
 Pinson s'était relevé, coiffé de son chapeau. De la boue du fossé, ayant rencontré son nez, y avait réparé le dégât commis par la pluie.
 Il était un peu plus sale qu'auparavant, mais toujours méconnaissable.
 — Si c'est l'agent de police de l'autre jour, pensa Jan-Jot, il ne se laissera pas conduire au poste...
 A sa grande surprise, le charbonnier gardait l'air honteux de renard pris au piège.
 — Allons, suivez-nous, dit le gendarme.
 — Mais chétait pour rire que nous nous battions, gendarmes...
 — Eh bien, ce sera pour rire aussi que vous coucherez au poste... Pas de réplique et dépêchons-nous.
 Il n'y avait pas de réplique à faire, en effet. Il fallait, pour Pinson, dire son nom, montrer sa carte et il était libre.
 Mais il tenait à garder l'incognito vis-à-vis Glou-Glou.
 — Ma foi, tant pis, se dit-il... C'est un moyen de me débarrasser de lui et de ses soupçons... Je coucherai sous les verrous... et demain, s'il n'est pas convaincu que je suis un véritable charbonnier, c'est qu'il aura le soupçon durement enraciné dans la cervelle.
 Il s'attela à sa voiture, et tous quatre reprirent la route de Creil.
 Pinson ne se faisait pas faute de maugréer contre Glou-Glou.
 — Comment la trouvez-vous, la plaigeanterie, mugichien ?
 Glou-Glou était désorienté.
 A la gendarmerie, le charbonnier déclara s'appeler Fleuron. Il donna tous les renseignements qu'on voulut. On le fouilla. Il ne fut trouvé sur lui rien de suspect.
 Le lendemain on les remit en liberté.
 Dans l'intervalle, Pinson avait réussi à dire deux mots au brigadier, lui avait fait passer sa carte à l'insu de Glou-Glou, mais en insistant pour partager le sort du joueur d'orgue.
 On leur déclara une contravention pour rixe et ivresse manifeste.
 Et le matin on les relâcha.
 Glou-Glou, navré, se répétait :
 — C'était un vrai charbonnier... Il était charbonnier pour le vrai !...
 Et sur le point de se séparer :
 — Allons, sans rancune... camarade... je paye une bouteille...
 — Ah ! non, ah ! non, merci, j'en chors, dit l'autre.
 Et reprit son train de la veille, sonnante sa cloche bruyante et criant :
 — Charbon ! charbon ! !
 Le joueur d'orgue reprit la direction du *Rendez-vous des chasseurs*.
 — Comment vais-je être accueilli ? se demandait-il. Je loue hier et je découche aujourd'hui. Si l'on me met à la porte, que faire ?
 Heureusement le père Antoine était un bon diable, habitué aux frasques de ses pratiques et ayant affaire plus souvent aux braconniers de la forêt d'Halatte, vilaine engeance, qu'à des chasseurs sérieux.
 Il se mit à rire en apercevant Glou-Glou l'oreille basse.
 — Vous avez couché à la gendarmerie, vous !
 — Un malentendu... une simple querelle avec le charbonnier.
 — Oui, oui, je vous ai vu passer entre les gendarmes, hier soir... Après tout, c'est votre affaire... A propos, on a apporté de la literie pour vous, hier... Vous la trouverez dans votre chambre.
 — Merci. Ne vous inquiétez pas de moi, si vous ne me voyez pas redescendre. J'ai mal dormi et j'ai envie de faire un somme.
 — Comme il vous plaira. Ce ne sont pas les cris des pratiques qui vous gêneront, toujours. Je n'ai vu personne de la journée...
 — Vendez-la, ou louez-la, votre bicoque.
 — Ah ! si je trouvais ! si je trouvais ! geignait l'aubergiste.
 Glou-Glou grimpa dans son cabinet et l'arrangea. Mais il mentait en disant qu'il avait envie de dormir, car il ne se fut pas plus tôt enfermé qu'il s'approcha de la lucarne.
 L'auberge était sur la hauteur, au carrefour dit des *Quatre Chemins*. De là, on voyait assez loin, jusqu'à la forêt. Mais la forêt, ce n'était pas, pour le quart d'heure, ce qui préoccupait Glou-Glou, il avait les yeux dirigés vers la maison où se trouvait Daguerre.
 A travers les arbres il distinguait assez bien les jardins et les pelouses jusqu'à l'habitation, de telle sorte que tout le temps qu'il ferait jour, Glou-Glou pourrait suivre aisément les allées et venues de Daguerre. Il serait impossible à celui-ci de sortir de la maison d'abord, du jardin ensuite sans être vu aussitôt par le joueur d'orgue.
 Restait la nuit. Et si, comme le pensait Glou-Glou, Daguerre avait un intérêt à ne pas être vu, c'était assurément la nuit qu'il choisirait pour sortir.
 — La nuit, dit Jan-Jot, je me rapprocherai de la maison, car autrement M. Daguerre pourrait me filer entre les jambes.
 Il traîna son orgue près de la lucarne et s'assit dessus.
 — C'est bon de ne rien faire... quand on n'en a point l'habitude.
 Il faisait, ce matin-là, un clair soleil. La campagne, devant lui, était inondé de lumière. De loin en loin, on entendait quelques coups de fusil dans la plaine, soit du côté de Verneuil soit vers la forêt d'Halatte.
 Tout à coup, les yeux de Glou-Glou devinrent plus fixes. Sa tête se pencha. Il mit la main sur ses yeux pour concentrer les rayons de la lumière et se garer du soleil.
 — Mais on dirait que c'est le Daguerre en question ! murmura-t-il.
 Un homme, en effet venait de sortir de la maison d'habitation et se promenait lentement dans les allées. Ce qui cousait l'incertitude de Glou-Glou, c'est que les arbres lui dérobaient à chaque instant la vue de cet homme et que les intervalles étaient très courts pendant lesquels il lui était permis de l'apercevoir.

JULES MARY

A suivre

Pour Conserver

La richesse, la couleur et la beauté de la chevelure le plus grand soin est nécessaire, beaucoup de mal a résulté de l'emploi de préparations sans valeur. Pour être sûr d'avoir un article de première qualité, demandez à votre pharmacien ou à votre parfumeur la **Vigueur des Cheveux d'Ayer**. Elle est absolument supérieure à toute autre préparation de cette sorte. Elle restaure la couleur originelle et l'abondance de la chevelure laquelle est devenue claire, fanée ou grise. Elle maintient le cuir chevelu frais, moite et exempt de la teigne. Elle guérit les humeurs qui démangent, empêche la calvitie, et donne à

LA CHEVELURE

une texture soyeuse et un parfum permanent. Nulle toilette ne peut être considérée complète sans cette préparation, la plus populaire et la plus élégante de toutes les coiffures.

"Mes cheveux commencèrent à grisonner et à tomber, quand j'avais environ 25 ans. J'ai fait usage dernièrement de la **Vigueur des Cheveux d'Ayer**, et elle a causé une nouvelle pousse de cheveux de la couleur naturelle." — R. J. Lowry, Jones Prairie, Texas.

"Il y a plus d'un an j'avais une forte fièvre, et quand je recouvrai la santé, mes cheveux commencèrent à tomber, et le peu qui me restait se mit à grisonner. J'essayai de divers remèdes, mais sans succès, jusqu'à ce que je commençasse à

Faire Usage de

la **Vigueur des Cheveux d'Ayer**, et maintenant ma chevelure pousse rapidement et est restaurée à sa couleur primitive." — Mme. Annie Collins, Dighton, Mass.

"J'ai fait usage de la **Vigueur des Cheveux d'Ayer**, pendant près de cinq ans, et mes cheveux sont moites, lustrés, et dans un état d'excellente conservation. J'ai quarante ans et ai parcouru à cheval les plaines pendant vingt-cinq ans." — Wm. Henry Ott, dit "Mustang Bill," Newcastle, Wyo.

La Vigueur des Cheveux d'Ayer,

Préparée par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass. Vendue partout par les Droguistes.



Ayant toujours en vue le plus grand confort de ses patrons, le **Pacifique Canadien** vient de faire construire un nombre de char-dortoirs de CHARS TOURISTES dans lesquels les voyageurs de seconde, pourront à l'avenir jouir de tous les avantages et les confort qu'offre la maison et ce à pour une somme additionnelle des plus modique. Ces chars en effet sont très spacieux et artistiquement finis en bois de couleur pâle, les sièges sont grands et mollement brossés sont recouverts de cuir et sont transformés en lits confortables pour la nuit, y compris lingerie, couvertures, rideaux, etc., le tout sous les soins d'un serviteur habile et expérimenté. Ces chars circuleront à l'avenir sur les parcours suivants aux jours mentionnés.

MONTREAL A LOSTON
Laisse à la Gare Windsor à 8.20 p. m.
Chaque jeudi et vendredi.

MONTREAL A CHICAGO
Laisse à la Gare Windsor à 9.00 p. m.
Chaque mardi.

MONTREAL A ST-PAUL
Laisse à la Gare Windsor à 11.45 a. m.
Chaque samedi.

Montreal à Vancouver et Seattle
Laisse la gare Du-houme à 8.40 p. m.
Chaque mercredi

Ces chars sont directs, sans changement
CHARS COLONS. — En outre des chars Touristes, des chars Colons, dans lesquels les lits sont gratuits, circulent sur les trains de nuit entre Montréal et Toronto, aussi sur les trains de St-Paul, Winnipeg et Vancouver.

BUREAU des BILLETs à Montréal
266 RUE SAINT-JACQUES.

Jeux d'esprit et de combinaison

La salle du "Club d'Echecs et de Dames Canadien-Français" est ouverte tous les soirs, au No 130, rue des Saigeurs, Montréal. Les amateurs sont invités

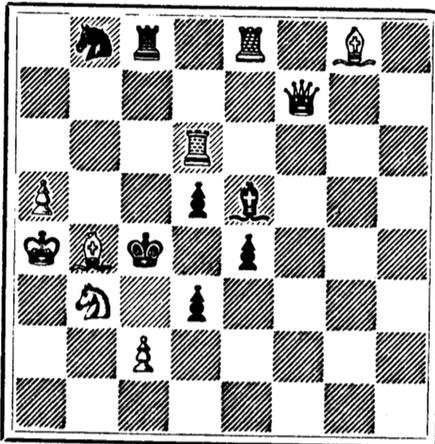
LOGOGRIPE

La nuit, j'habite sur la terre,
Et le jour, je remonte aux cieux ;
J'éblouis les regards d'un éclat radieux,
Mais je n'ai qu'un matin pour plaire.
Cinq lettres font mon nom : supprimez la première,
Je suis un prophète fameux ;
Je deviendrai la fleur que l'on aime le mieux
En retranchant l'avant-dernière.
Otez-les toutes deux, j'offre un mot précieux
Dont l'amour même fait mystère,
Et qu'a l'amant qui lui sait plaire
L'amante ne dit que des yeux.

No 81. — PROBLEME D'ECHECS

Composé par M. D. E. H. Noyes

Noirs — 8 pièces



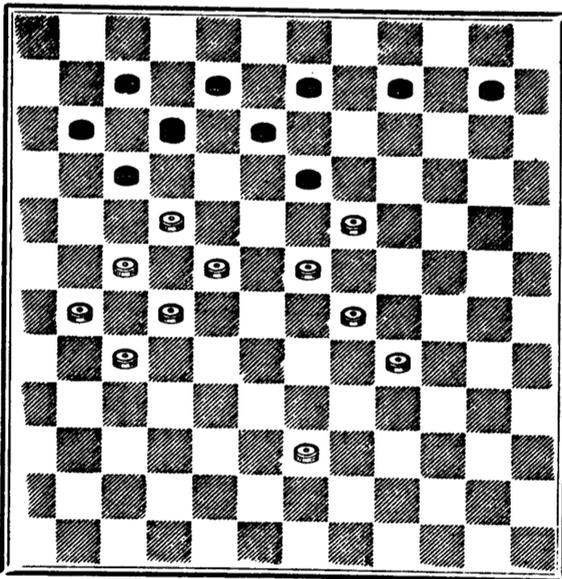
Blancs — 8 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

No 87. — PROBLEME DE DAMES

Composé par M. J. A. Bleau, Montréal.

Noirs — 10 pièces



Blancs — 11 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du problème de Dames No 85

Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
46	40	35	33
57	51	19	32
44	37	32	43
56	49	43	56
45	38	56	60
38	3	72	28
3	22	gagne.	

Solutions justes du problème de Dames No 85 : MM. L. Dufresne, Trois-Rivières ; J. B. Granger, L. Haput, Mariborough, Mass. ; F. Vermette et J. B. Guy, Montréal.

Solution du problème d'Echecs — No 79

Blancs	Noirs
1 F 3 D	1 ?
2 Mat selon le coup des Noirs.	

No 80

Prière de rompre le C qui se trouve à l'intersection de D par une Dame blanche.

Blancs	Noirs
1 R 7 C	1 ?
2 Mat selon le coup des Noirs.	

ANNONCE DE

John Murphy & Cie

Assistez à la

GRANDE VENTE

du mois de

FEVRIER 1893

Départements de mercerie et ganterie, lignes spéciales vendues à d'énormes réductions.

Bons marchés extraordinaires dans le département d'Etouffes à Robes.

De forts escomptes accordés dans le département des manteaux.

Grandes réductions sur les draps à manteaux.

Coupons vendus à moitié prix.

Département de soieries. Lignes spéciales de soies, peuches, et velours vendus à d'immenses réductions

Cravates, foulards, mouchoirs, etc, etc, à grande réductions.

Garnitures pour robes. Des lots spéciaux vendus à moitié prix.

Jouets, articles de fantaisie vendus pour la moitié du prix exactement.

JOHN MURPHY & OIE

coin des rues Notre-Dame et St-Pierre

An comptant et à un seul prix

1011 Tel. 2113

Federal Tel. 58

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et évaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162

(Block Barron)

VICTOR ROY.

L. Z. GAUTHIER.

Téléphone no 2113.

PILULES NE SONT
POINT UN
MÉDICAMENT
PURGATIF, mais
bien une pré-
paration répa-
ratrice du sang, et un
tonique réconstituant.
Elles fournissent, en
effet, tous les élé-
ments de vitalité né-
cessaires au sang,
guérissent toutes les
affections provenant
de la pauvreté ou de
la trop grande fluidité
aqueuse du sang, ou
des humeurs viciées
qui s'y trouvent, don-
nent ton et vigueur
au sang et à l'ensemble
entier du système
organique. Elles gué-
rissent les maladies
excessives, les fatigues,
mentales, la maladie,
les excès et les indis-
crétions de toutes
sortes ont épuisés.

Leur action spécifique se fait sentir principale-
ment sur le système générique de l'homme et de
la femme, auquel il rend leur vigueur perdue
il corrige et régularise en même temps toutes
irrégularités et suppressions dans le fonctionne-
ment de ces organes.

TOUT HOMME qui s'aperçoit que ses facultés
mentales sont appesanties ou
s'en vont, ou que sa puissance physique s'affaiblit,
devrait faire usage de ces pilules. Elles lui ren-
dront ses forces perdues, soit physiques, soit men-
tales.

TOUTE FEMME devrait en faire usage. Elles
guérissent efficacement
toutes ces suppressions, et toutes ces irrégulari-
tés qui amènent inévitablement une maladie,
si on les néglige.

LES JEUNES GENS devraient avoir recours
à ces Pilules. Elles gué-
rissent toutes les suites des excès et des folies de
jeunesse, et rendront la vigueur à tout le système.

LES JEUNES FILLES devraient également
les employer. Ces Pil-
ules assurent la régularité de la menstruation.
En vente chez tous les pharmaciens, ou en-
voyés sur réception du prix (50c la boîte), en
s'adressant à **THE DR. WILLIAMS' MED. CO.**
Brookville, Ont.



REMEDE NATUREL POUR LES
Attaques d'Epilepsie, Mal caduc, Hysterie,
Danse de St. Vite, Nervosité, Hypo-
condrie, Mélancolie, Inébrété,
Insomnie, Etourdissement,
Faiblesse du Cerveau et
de la Moelle Epinière.

Ce remède agit directement sur les centres
nerveux, calmant toute irritation et aug-
mentant l'effusion et la force du fluide ner-
veux. Il est parfaitement inoffensif et ne
laisse aucun effet désagréable.

GRATIS — Un Livre Important sur les Maladies
Nerveuses sera envoyé gratuitement à
toute adresse, et les malades pauvres
peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer.
Ce remède a été préparé par le Rév. Pasteur Koenig,
de Fort Wayne, Ind., P. U. depuis 1876, et est actuelle-
ment préparé sous sa direction par la
KOENIG MED CO., CHICAGO, ILL.
A Vendre par les Droguistes à \$1 la Bouteille; 6 pour \$5.

An Canada, par Saunders & Co., London
Ont.; E. Léonard, 113, rue St-Laurent,
Montréal, Qué.; La Roche & Cie, Qu. bec.

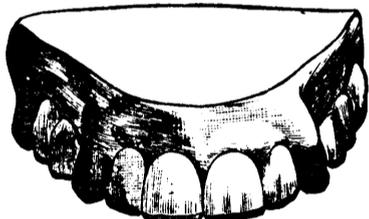


LORSQUE VOUS VOYAGEZ
Demandez vos billets par cette ligne popu-
laire. Elle traverse toutes
Les Villes et Villages
importants dans les deux Provinces.
Pour **PORT HURON, DETROIT, CHI-
CAGO** et autres villes dans les Etats de
l'Ouest, elle offre des avantages uniques;
étant la

LA SEULE COMPAGNIE CANADIENNE
sous le contrôle d'une seule administration.
Donnant correspondances directes pour tous
chemins de fer américains. Seule route don-
nant des avantages pour

Biddeford, Manchester, Nashua
Boston, Fall River, New-York
Et toutes villes et villages importants dans la
Nouvelle-Angleterre.
Pour plus amples informations, adressez
vous à la gare du Grand-Tronc, à Montréal
ou à notre représentant

Nouveaux procédés américains pour plom-
bage de dents, en porcelaine et en verre,
plus résistant que le ciment, imitant par
faitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger
Nouveau procédé pour plomber et extraire
les dents sans douleur.

DR BROSSAU
No. 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de
cette préparation délicate et rafraichis-
sante. Elle entre tient le scalp en bon e an-
té, empêche les peaux mortes et excite la
pousse. Excellent article de toilette pour la
chevelure. Indispensable pour les familles
25 cts la bouteille

HENRY R. GRAY,
Chimiste pharmacien,
123 rue St Laurent.

BAUME RHUMAL

Est le meilleur remède connu contre les rhumes obstinés, la toux, l'enrouement, la
bronchite, l'asthme, la consommation et toutes les affections de la gorge et des poumons.
En vente partout à 25c la bouteille. 20 doses par bouteille.
Dépôt général à la PHARMACIE BARIDON, 1707, rue Ste-Catherine, Montréal.

Infiniment supérieur à l'extrait de bœuf le

JOHNSTON'S FLUID BEEF

Remferme tous les principes nutritifs du bœuf, débarrassés de toute
matière superflue, peau, tissus gras et indigestes, et possède la quintessence des quali-
tés du bœuf. Les extraits de bœuf ne sont que des stimulants

5796

L'EAU MINERALE DE SAINT-LEON

DEVRAIT SE TROUVER DANS TOUTES LES MAISONS

Et voici pourquoi. Elle est aussi inoffensive que le lait pour les jeunes gens et
pour les personnes âgées. Elle est laxative et régularise les fonctions des intestins
Elle purifie le sang et le dégage de tous les germes de maladie. Elle favorise la diges-
tion et donne des forces aux malades et aux personnes faibles. Elle chasse la bouffis-
sure, l'hydropisie et l'embonpoint nuisible à la santé. Elle guérit les plus graves
affections du foie et du rein. Elle guérit le rhumatisme, la névralgie, la sciatique, le
mal de tête, etc. Elle débarrasse de la bile, et fait disparaître la dyspepsie et les in-
digestions. Elle conserve ou rend l'éclat enchanteur de la beauté des jeunes années.
Elle fait disparaître les boutons et les éruptions et rend la peau claire et unie. Elle
infiltré l'essence de la vie dans toutes les veines, les muscles et les os.

Dépôt de l'Eau de Saint-Léon : 54, Carré Victoria

Tel. 1332.

ROBIL'ARD 27, rue St-André — Seul embouteilleur.

MAISON - BLANCHE

65—RUE SAINT-LAURENT—65

Importateur direct de chapelleries et merceries pour hommes et garçons. Pour
les fêtes et soirées, je viens de recevoir un magnifique assortiment de cravates, mou-
choirs et foulards en soie.

T. BRICAULT

UN SEUL PRIX

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

“ WESTERN ”

INCORPORÉE EN 1861

Capital..... \$1,200,000
Actif au-delà de..... 1,550,000
Revenu pour l'année 1891..... 1,800,000

J. H. ROUFFE & FILS, Gérants de la succursale de Montréal, 104, St-Jacques
Arthur H. Vigne Agent du canton français PIERRE DUPONT Insp. des Agens

DEMANDEZ A VOTRE ÉPICIER
LE CÉLÈBRE

CHOCOLAT MENIER

Ventes Annuelles dépassent 33 MILLIONS de Livres.
Ecrire pour Echantillons gratuits à C. ALFRED CHOUILLOU, Montréal.

A. LEOFRED

(Gradué de Laval et de McGill)

INGENIEUR DES MINES

Bureau principal : Québec ; Succursales :
Sherbrooke ; Montréal, 17, Côte de la
Place d'Armes.

—Pour tout ce qui a rapport aux mines—

J. EMILE VANIER
J. (Ancien élève de l'École Polytechnique)
INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR
107, rue St-Jacques, Royal Building
Montréal

Demandes de Brevets d'Invention, marques
de commerce, etc., préparées pour le Canada
et l'Étranger

A1. Un Article Parfait



La qualité la plus pure de Crème de Ta-
te ; le meilleur Bi-Carbonate de Soude à
double cristallisation est employé pour la
préparation de cette Poudre à pâtisseries.
Il a toujours été côté A1 dans les fa-
milles depuis au-delà de 30 ans et est mala-
tenant (si possible), meilleur que jamais.
Tous les Meilleurs Epiciers le Vendent

THIS PAPER may be found on file at Sec-
retary of State's Office, Ottawa, Canada

HAZELTON PIANOS.

LE CHOIX DES ARTISTES

Pas d'agents, veuillez vous adresser direc-
tement au magasin



Un bienfait pour le beau sexe



Poitrine parfaite
par les

**Poudres
Orientales**

les seules
qui assurent en trois
mois et sans nuire
à la santé le

DEVELOPPEMENT

— ET LA —

Fermeté des Formes de la Poitrine

CHEZ LA FEMME

SANTE ET BEAUTE !

1 boîte, avec notice, \$1 ; 6 boîtes, \$5

En vente dans toutes les pharmacies de pre-
mière classe. Dépôt général pour
la Puissance :

A. BERNARD, 1882, Ste-Catherine
MONTREAL Tel. Bell 6513

Abonnez-vous au **MONDE
ILLUSTRE**, le plus complet et le
meilleur marché des journaux du
Canada

TOUSSEZ-VOUS?

Depuis un Jour!

Une Semaine!

Un Mois!

Une Année!

Des Années!

PRENEZ LE

Sirop de Térébenthine

ou
DR. LAVIOLETTE.

Le Plus Sûr.

Le Plus Efficace.

Le Plus Agréable au Goût.

NE CONTIENT

Ni Opium, ni Morphine, ni Chloroforme

EN VENTE PARTOUT.

25 et 50 cents le Flacon.
DEMANDEZ-LE.

SEUL PROPRIÉTAIRE: **J. B. LAVIOLETTE, M.D.,**
217 Rue des Commissaires, Montreal.